Universitäts-
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lespigleetledo00duma

Juin 1806.

Jumeaux.

L'esprit et le Dormeur

ou le Revenant du Château

de Beausol, comédie en 1 a.

1806.

Ottavien.sis

AUG - 4 1966

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

L'ESPIÈGLE ET LE DORMEUR,

OU

LE REVENANT
DU CHATEAU DE BEAUSOL,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

IMITÉE DE L'ALLEMAND,

PAR A. J. DUMANIANT;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Impératrice, le 28 Juin 1806.

A PARIS,
Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 15.

1806.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

566 143
PQ
1981
.D8E8
1806

AVANT-PROPOS.

C'est à M. V****, traducteur de langue allemande, avec lequel je suis en partage d'intérêts pour *l'Espiègle et le Dormeur*, que je dois d'avoir fait connaissance avec cette nouvelle production de M. Kotzebue. Je croyais que cet auteur ne composait que des pièces sentimentales. Je lui sais bon gré de m'avoir fourni un canevas comique, que j'ai pris la liberté de dénaturer un peu, et d'arranger pour la scène française le moins mal qu'il m'a été possible. Si nous nous ressemblons par le fonds, qui lui appartient, nous nous ressemblons peu par les détails; mais si quelque gloriole pouvait être attachée au succès de cette bagatelle, la part de M. Kotzebue serait plus considérable que la mienne. Il eût été très-possible que la pièce telle qu'il l'a composée n'eût point réussi à Paris, mais il est bien plus certain que sans lui je n'aurais point eu l'idée de ce petit ouvrage. Il fait beaucoup rire, c'est tout ce que j'en attendais; je crois que M. Kotzebue, quand il l'a écrit, n'en attendait pas davantage. Nous devons l'un et l'autre beauconp de reconnaissance aux acteurs du Théâtre de l'Impératrice : ils mettent tant de soin et tant de chaleur à faire valoir l'ouvrage, que le public n'a pas le temps d'en apercevoir les défauts à la représentation; ou s'il les aperçoit, il les excuse : il sait tenir compte des efforts qu'on fait pour lui plaire, et il ne s'informe pas s'il a ri dans les règles.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE BEAUSOL.	M. BOSSET.
Madame DE BEAUSOL.	Mme LÉGÉ.
AGLAÉ, leur fille.	Mlle BEFFROY.
LE CAPITAINE, frère de M. de Beausol.	M. DORSAN.
CHARLES, neveu de M. de Beausol.	M. FIRMIN.
S.-FIRMIN DE POURGEOLETTES.	M. ARMAND.
JOSÉPHINE, fille du Capitaine.	Mlle ADELINE.
JACQUES, jardinier.	M. PICARD je.
Un DOMESTIQUE.	M. ROUSSEL.
Trois PAYSANS, dont un en Garde-chasse.	Personnages muets.

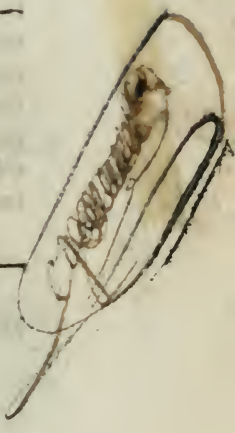
La Scène est au Château de Beausol.

Nota. Les Acteurs sont placés au Théâtre comme ils le sont en titre de chaque Scène : le premier dont le nom est écrit a son interlocuteur à sa gauche ; il en est ainsi des autres.

Le rôle de Charles peut être joué par une femme, lorsque dans une Troupe on n'a point d'Acteur qui paraisse assez jeune pour s'en charger.

L'ESPIÈGLE ET LE DORMEUR,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon ayant plusieurs Portes.

SCÈNE PREMIÈRE.

S.-FIRMIN, DE BEAUSOL, CHARLES.

(De Beausol et S.-Firmin sont endormis dans des fauteuils, à gauche de l'Acteur, à la deuxième ou troisième Coulisse; derrière eux est un Paravent.)

CHARLES *entre étourdiment.*

GRACES au ciel, M. Favori est perdu, et c'est moi.... (*Il voit les dormeurs.*) Oh! quelle imprudence! Je ne suis pas seul ici : heureusement ils dorment; ils ne m'ont pas entendu. Pour mon bon oncle, cela ne m'étonne pas; mais le cher S.-Firmin qui lui tient compagnie..... Oh! la belle occasion pour leur jouer quelque bon tour! Si j'accrochais la perruque de mon oncle à la cravate de son compagnon. Fi! Charles; ce pauvre oncle est plein d'amitié pour toi; n'a-t-il point assez de sa femme pour le tourmenter? Mais ce S.-Firmin que je déteste, ce S.-Firmin qui fait les yeux doux à ma petite Josephine, ce S.-Firmin qui est venu s'établir ici, qui n'en veut point partir.... Oh!

je lui en ferai tant, que je le forcerai à la retraite.... Je pourrais, profitant de la circonstance,..... Non, Charles, il n'est pas généreux d'attaquer un ennemi sans défense. Mais comment peuvent-ils dormir là?..... Il vient un air.... Il y a de quoi s'enrhumer. Arrangeons ce paravent. A merveilles. Voilà des attentions, je m'en flatte. Que l'on dise encore que je n'ai été jeté sur la terre que pour le tourment des autres. On vient. (*Il regarde au-dessus du paravent*). C'est ma tante et sa fille. Il serait plaisant que, sans le vouloir, elles pussent me mettre un peu dans leur confidence. Eh vîte, ayons l'air de dormir.

SCENE II.

Mme DE BEAUSOL, AGLAÉ, S.-FIRMIN, DE BEAUSOL, CHARLES.

Madame DE BEAUSOL.

Mettez-vous bien dans la tête, ma chère Aglaé, que M. S.-Firmin de Pourgeolettes, de Château-Thierri, ne vous convient pas du tout.

AGLAÉ.

Oui, je crois qu'il a plus de noms que de contrats de rente. S'il brille en ce moment, c'est qu'il acheve de dissiper l'héritage de son oncle.

Madame DE BEAUSOL.

Le point essentiel, mon enfant, pour une jeune personne, est de faire un bon établissement : je vous le répète tous les jours. Imitez-moi. Qu'étais-je quand votre père m'épousa ? La veuve de son homme d'affaires. Il est vrai que je n'étais pas mal. M. de Beausol m'avait distinguée du vivant du défunt. Je n'étais pas faite, sans doute, pour aspirer à sa main; mais je savais que l'amour rapproche les distances. Je mis tant de sagesse et tant de discernement dans ma conduite, qu'en dépit de toute sa famille, il se

détermina à m'épouser. Vous êtes dans une passe plus brillante que je ne l'étais alors. Vous avez un nom, j'ai travaillé à vous acquérir de la fortune, et si vous écoutez mes conseils, vous renverrez le cher S.-Firmin de Pourgeolettes faire des dupes à Château-Thierri.

AGLAÉ.

Depuis long-temps je n'ai plus d'amitié pour lui.

Madame DE BEAUSOL.

Depuis que vous vous apercevez que le petit cousin, en grandissant, devient chaque jour plus joli.

CHARLES, *à part.*

On parle de moi.

Madame DE BEAUSOL.

Il est étourdi, j'en conviens. Il agit toujours sans réflexions, il fait souvent l'opposé de ce qu'il devrait faire; mais il sera un excellent mari. C'est un de ces caractères que l'on peut conduire à sa fantaisie, en s'y prenant avec adresse.

AGLAÉ.

Je pense comme vous. Il faut bien qu'il m'épouse, puisque ce fut la dernière volonté de son père.

Madame DE BEAUSOL.

Il aura un million de fortune.

AGLAÉ.

Oh! mon cousin est bien aimable!

CHARLES, *à part.*

Oui, j'ai un million.

Madame DE BEAUSOL.

Je vous le répète, il faut éloigner M. de Pourgeolettes.

AGLAÉ.

J'y ai songé. D'ailleurs, ce qui l'occupe le plus est la nécessité où il est de faire un bon mariage.

Madame DE BEAUSOL.

C'est à quoi les sots réussissent presque toujours.

AGLAÉ.

Vous me croyez riche, lui ai-je dit. — Que me fait cela ? — Pardonnez-moi, lui ai-je répondu. Un homme tel que vous a besoin de fortune. Ma cousine Joséphine ignore que son père, que l'on croyait ruiné, vient de recueillir un héritage très-considérable : c'est encore un secret. Faites votre profit de l'avertissement, gagnez le cœur de la petite; ma mère vous secondera, et vous triompherez. Moi, je me ferai violence, j'épouserai Charles, puisque l'on m'y contraint, et nous n'en resterons pas moins unis par les liens de la plus tendre estime.

Madame DE BEAUSOL.

Eh ! qu'a-t-il dit de cet arrangement ?

AGLAÉ.

L'ingrat ! Il m'en a paru enchanté.

Madame DE BEAUSOL.

Que vous font ses sentimens ?

AGLAÉ.

Rien. Mais il est piquant de se voir oubliée.

Madame DE BEAUSOL.

C'est bien de ton sexe, ma pauvre Aglaé.

CHARLES, *à part.*

J'en sais assez, rompons l'entretien. (*Il baille très-fort en étendant les bras, et feint toujours de dormir.*

Madame DE BEAUSOL.

Nous ne sommes pas seules.

AGLAÉ.

Que vois-je ?.....

Madame DE BEAUSOL.

Ils dorment tous les trois. Pour mon mari, passe; il ne sait faire que cela. Il faut les réveiller. Monsieur de Beausol, monsieur de Beausol. Il dormira donc toujours ?

SCÈNE III.

Mme DE BEAUSOL, JACQUES *avec un tambour*, AGLAÉ, S.-FIRMIN, DE BEAUSOL, CHARLES.

JACQUES.

Il est retrouvé ; madame.

Madame DE BEAUSOL.

Favori ?

JACQUES.

Lui-même, en personne. Quand j'avons vu tantôt la douleur qui vous poignardait à cause de la perte de ce petit animal, je me suis dit: Il faut rendre la vie à notre bonne maîtresse. Je me suis souvenu de mon ancien métier, quand j'étais au régiment. J'ai avisé dans un coin de l'écurie la caisse dont se sert M. Charles pour accoutumer son cheval à se trouver dans la compagnie des soldats ; et vîte je la passe à mon cou, je me mets à tambouriner dans tous les carrefours du village ; et relantanplan, relantanplan, relantanplan, on court, on court, on vient de tous les côtés, on se rassemble au tour de moi : quand tout le monde est arrivé : Messieurs et mesdames, que je dis, on fait à savoir à toutes les personnes sensibles que ma maîtresse a eu le malheur de perdre son meilleur ami, récompense honnête à qui le lui rendra.

Madame DE BEAUSOL.

Abrège, je t'en conjure.

JACQUES.

Aussi fais-je. Comment qu'il s'appelle, cet ami, me dit-on ? Favori. — Comment qu'il est fait ? — Museau noir, dos jaune, ventre de biche, pattes blanches, et ne peut presque pas marcher, tant il se porte bien. — C'est moi qui l'ai trouvé, dit une jeune fille ; suivez-moi, je vais vous le rendre.

Madame DE BEAUSOL, *avec sensibilité.*

Elle te l'a rendu ?

JACQUES.

Oui, madame.

CHARLES, *à part.*

Le diable t'emporte, maudit jardinier.

Madame DE BEAUSOL.

Pourquoi ne pas me l'apporter ?

JACQUES.

Votre femme-de-chambre me l'a ôté des mains pour le serrer dans ses bras. Dans ce moment, elle partage un poulet avec lui.

Madame DE BEAUSOL.

Elle a bon cœur, cette pauvre Julie.

JACQUES.

Elle vous ressemble ; elle aime les bêtes.

Madame DE BEAUSOL.

A propos, voilà un double louis pour la jeune paysane.

JACQUES, *à part.*

Deux louis pour retrouver un chien : donnerait-elle un écu pour soulager un pauvre ?

Madame DE BEAUSOL.

Que dis-tu ?

JACQUES.

Que cela est fort heureux pour la jeune fille.

Madame DE BEAUSOL.

Tu mérites aussi une récompense. Voilà pour boire à ma santé.

JACQUES.

Vivat, madame ; quelle fête pour toute la maison ! Si ma caisse m'a aidé à retrouver favori, elle va me servir à faire danser les domestiques. C'est que je suis fort sur cet instrument, c'est que je vous roule ça. (*Il fait un roulement.*)

CHARLES, *se levant.*

Est-ce que la foudre est tombée sur le château?

S.-FIRMIN *se lève, et va à la droite d'Aglaé.*

Ciel! c'est le revenant. Je suis mort.

JACQUES, *riant.*

Tiens, le revenant.

DE BEAUSOL, *se frottant les yeux.*

Ah! mon Dieu! m'amour, j'ai cru que vous grondiez les domestiques. (*Il se rendort pendant les repliques suivantes.*)

AGLAÉ.

Quoi! monsieur S.-Firmin de Pourgeolettes, vous croyez aux revenans?

S.-FIRMIN.

Ce n'est pas l'embarras; on a l'esprit fort, on ne croit point à cela. Mais madame de Beausol me fait lire tous les soirs, tantôt des contes de fées, tantôt les romans d'Anne Radcliff. On en rit, mais ça reste, cela revient dans l'esprit. Et puis ce château est fait comme le château d'Udolphe. De longs corridors, des cuisines basses, des bûchers qui ressemblent à des souterrains : des tourelles à qui l'on donne les noms de tour de l'est, de tour du nord, de tour du sud. Ajoutez à cela les récits des domestiques, qui prétendent tous que la mère de madame revient toutes les nuits.

Madame DE BEAUSOL.

On l'assure.

JACQUES, *sérieusement.*

Et moi, je l'ai vue la nuit dernière.

Madame DE BEAUSOL, *avec un air d'effroi.*

Tu l'as vue?

JACQUES, *d'un ton capable.*

Oui, madame.

AGLAÉ.

Encore un autre imbécille!

JACQUES, *montrant S.-Firmin.*

C'est-à-dire que nous sommes deux ?

S.-FIRMIN.

Insolent !

JACQUES.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit. Oui, mademoiselle, votre grand-mère m'est apparue cette nuit. Elle était grande, grande. Elle m'a parlé ; j'ai reconnu sa voix.

CHARLES, *à part.*

Oh ! le menteur.

JACQUES.

J'ai voulu l'approcher : elle m'a sanglé un soufflet.

CHARLES, *à part.*

Pour celui-là, il ne l'a pas rêvé.

JACQUES.

Puis elle a fait un grand saut, puis elle a grimpé comme un écureuil le long du treillage, puis elle s'est élancée sur la mansarde, puis elle s'est envolée dans les airs.

AGLAÉ.

Finis tes contes ; laisse-nous.

JACQUES.

Oh bien oui, des contes. Mais prenez-y garde, vous tous qui vous moquez de moi, vous y serez pincés les uns après les autres.

SCÈNE IV.

S.-FIRMIN, AGLAÉ, Mme DE BEAUSOL, DE BEAUSOL, CHARLES.

Madame DE BEAUSOL, *bas à Aglaé.*

Emmène S.-Firmin. Dis-lui qu'il se hâte de parler à Joséphine. Je vais, comme j'en suis convenue avec ton père, a qui j'ai fait sa leçon, forcer Charles à s'expliquer.

(*Elle parle bas à sa fille.*)

CHARLES, *à part.*

Que se disent-elles ? Encore quelque complot, quelque machination.

AGLAÉ, *à S.-Firmin, qui rajustait sa toilette.*

Cette scène vous a causé de l'émotion. Allons sur la terrasse, le grand air vous fera du bien. (*Plus bas.*) Et puis j'ai quelque chose d'important à vous communiquer.

S.-FIRMIN.

Je suis à vos ordres ; mais je vous donne ma parole d'honneur de ne plus causer tête-à-tête avec M. votre père. Il bâille, il vous fait bâiller, il s'endort ; sans le vouloir on en fait de même, et cela vous procure un réveil comme celui-ci. (*Il bâille, offre la main à Aglaé, et ils sortent ensemble.*)

SCÈNE V.

CHARLES, Mme DE BEAUSOL, DE BEAUSOL.

Madame DE BEAUSOL, *à Charles, qui fait mine de sortir.*

Restez, mon neveu. (*A son mari, qui s'est rendormi.*)

Monsieur de Beausol, monsieur de Beausol.

DE BEAUSOL, *se levant.*

Me voilà ! me voilà ! (*Il prend du tabac pour se réveiller.*)

Madame DE BEAUSOL.

Dormirez-vous éternellement ?

DE BEAUSOL.

Je ne dormais pas il y a aujourd'hui trente ans, lorsque je vous déclarai mon amour pour la première fois.

Madame DE BEAUSOL.

Il se réveille et c'est pour dire une impertinence. Trente ans ! A votre compte, j'aurais.....

DE BEAUSOL.

Mais, mon chou, c'était en 1760, et.....

Madame DE BEAUSOL.

Taisez-vous, je n'aime pas les époques.

DE BEAUSOL.

J'ai de la mémoire.

Madame DE BEAUSOL.

Puisque vous en avez tant, n'oubliez pas que votre neveu est là.

DE BEAUSOL.

Ah ! mon ami, je ne t'avais pas vu.

Madame DE BEAUSOL.

Est-ce que vous voyez quelque chose !

DE BEAUSOL.

Mais je t'aime toujours.

CHARLES, *prenant la main de son oncle.*

Et je vous le rends bien.

Madame DE BEAUSOL.

Dès que votre oncle vous est si cher, je ne doute pas que vous n'écoutiez enfin ses conseils.

CHARLES.

Ah ! ma tante, vous savez comme j'apprécie les conseils de mon oncle, et comme je les écoute.....

Madame DE BEAUSOL, *l'interrompant.*

Mieux que vous ne les suivez.

DE BEAUSOL.

Ne le grondez pas.

Madame DE BEAUSOL

Je gronde, à présent !

CHARLES, *interrompant pour empêcher une querelle.*

De quoi s'agit-il donc ?

Madame DE BEAUSOL.

De votre cousine Aglaé.

DE BEAUSOL, *à lui-même.*

Ah ! j'y suis. *(A Charles.)* Tu aimes Aglaé, n'est-ce pas ?

CHARLES.

C'est tout le portrait de ma tante.

Madame DE BEAUSOL.

Ainsi, vous l'aimez ?

CHARLES.

Comme une cousine.

Madame DE BEAUSOL.

Je vous permets d'avoir pour elle des sentimens plus tendres. Vous connaissez le testament de votre père ?

CHARLES.

Vous m'en avez si souvent parlé.

Madame DE BEAUSOL.

Eh bien !

CHARLES.

Je suis si jeune encore.

Madame DE BEAUSOL.

Enfin, Charles, quelle est votre réponse ?

CHARLES.

Ma cousine Aglaé est fort aimable ; mais croyez-vous qu'il soit bien flatteur pour moi de la voir sans cesse avec un monsieur S.-Firmin ?

Madame DE BEAUSOL.

Vous êtes jaloux, j'en suis ravie ; soyez tranquille, ce rival ne vous donnera bientôt plus d'inquiétude.

DE BEAUSOL.

Tant mieux, ma chère femme ; car je vous déclare que ce S.-Firmin me déplaît.

CHARLES.

Moins qu'à moi.

Madame DE BEAUSOL.

Il venait ici avant la mort du père de Charles ; c'était alors un parti sortable ; les circonstances ont changé.....

DE BEAUSOL.

Nous changeons avec elles ; ainsi va le monde.

Madame DE BEAUSOL.

Je me charge de l'éloigner.

CHARLES.

Alors nous verrons.

Madame DE BEAUSOL.

Comment, nous verrons ?

DE BEAUSOL.

Faut-il chicaner pour un mot ? Vous ne lui laissez pas achever sa phrase. Oh ! ma petite femme, vous êtes d'une vivacité.....

Madame DE BEAUSOL.

Et vous d'un phlègme.... Quoi qu'il en soit, Charles, ou vous épouserez ma fille, ou vous perdrez cent mille écus. Le testament de votre père est sous ma garde.

CHARLES, *à part.*

C'est ce qui me fâche.

Madame DE BEAUSOL, *à part.*

C'est ce qui me tranquillise. (*Haut.*) Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir. Allons monsieur de Beausol, allons voir ce pauvre Favori : il est retrouvé.

DE BEAUSOL.

Ah ! ah !

Madame DE BEAUSOL.

Comme il reçoit cette nouvelle avec indifférence.

DE BEAUSOL.

Pardonnez-moi, je suis ravi.

Madame DE BEAUSOL.

Pour lui prouver votre tendresse, puisque Julie l'a fait

dîner, vous irez le promener dans le jardin. Vous savez que le médecin vous a recommandé l'exercice, à l'un et à l'autre. Je suis chargée de l'exécution de l'ordonnance du docteur. En vérité, tout irait de travers dans cette maison, si je n'avais pas un soin égal et des choses et des personnes.

SCÈNE VI.

CHARLES, *seul.*

C'est un homme bien heureux, que mon pauvre oncle! il n'est pas du tout gouverné par sa femme. Voilà pourtant ce qui m'arriverait, si j'épousais ma cousine Aglaé. Eh quoi! Charles, toi qui imagines chaque jour tant d'espiégleries pour tes menus plaisirs, tu n'inventerais rien pour sauver ta liberté, ta fortune? Pourquoi pas? C'est une bataille à livrer; disposons nos batteries. Je n'ai pas mal d'adversaires sur les bras, et je suis seul; pas un ami à qui je puisse confier mes projets et mes peines: eh bien! point de confident, je n'aurai pas d'indiscrétion à craindre. Point de second; s'il y a de la gloire à acquérir, je ne la partagerai avec personne. Examinons ce que j'ai à faire. D'abord, forcer ma tante à me rendre un testament qui ne contient point la libre expression des volontés de mon père; il me faut pour cela une espiéglerie bien conditionnée, et je suis en fonds. Quant à M. S.-Firmin, oh! celui-là c'est mon ennemi le plus à redouter. Il voudrait m'enlever bien plus que ma fortune; il veut épouser mon aimable et douce Joséphine. Pauvre petite! depuis que tu existes, tu n'as connu que le malheur. Elevée ici, comme par charité, en butte aux persécutions, aux outrages de ta tante et de ta cousine, je suis le seul au monde qui te plaigne, sans oser te le dire. Cette lettre, qui renferme l'expression naïve de mes sentimens; cette lettre..... oserai-je enfin te la remettre? Tu ne sais pas

combien tu m'es chère ! tu ne sais pas quels sacrifices je ferais pour te voir heureuse ! mais ce n'est pas le moment de s'attendrir. De la colère, morbleu, de la colère; c'est là ce qui échauffe les idées; que dis-je ? c'est aussi là ce qui les trouble ; ainsi, traitons la chose gaiement. Oui, M. S.-Firmin, je veux vous donner une leçon dont vous puissiez long-temps vous souvenir. Je veux..... oui..... mon plan se présente en masse..... Je connais, je sais par cœur mon S.-Firmin, il donnera dans le piége. Le voici. Alerte, Charles ! bon pied, bon œil, entoure, enlace ton ennemi, mais de sorte qu'il lui soit impossible de t'échapper.

SCÈNE VII.

S.-FIRMIN, CHARLES.

S.-FIRMIN.

Que faites-vous donc là, petit espiègle ? Vous rêvez sans doute à quelque malice.

CHARLES.

C'est bien à vous que j'en ferais, vous êtes trop rusé.

S.-FIRMIN.

Ce n'est pas l'embarras ; mais vous ne respectez personne.

CHARLES.

Cependant, vous ne me fuyez pas.

S.-FIRMIN.

Non : mais ce n'était pas vous que je cherchais ici. Je présume que nous ne nous aimons pas prodigieusement.

CHARLES, *d'un ton boudeur et enfantin.*

J'ai grand tort de vous haïr, n'est-ce pas ? Vous aimez ma cousine, vous voulez l'épouser.

S.-FIRMIN.

Quelle cousine ? Elles sont deux ici.

CHARLES.

Eh parbleu ! la plus jolie, la plus aimable.

S.-FIRMIN.

Tout est affaire de goût dans ce monde; celle qui vous plaît peut fort bien ne pas avoir l'honneur de me captiver.

CHARLES.

Vous m'accusez d'être espiègle et méchant ; et ces deux qualités, ou ces deux défauts, sont bien plutôt les vôtres que les miens. Vous vous amusez de mon tourment. Pourquoi ne pas me dire tout de suite. Vous aimez Aglaé; hé bien ! je l'aime aussi : elle me préfère, c'est tout naturel ; ce n'est pas ma faute si je suis plus aimable que vous?

S.-FIRMIN.

Plus aimable, non ; mais j'ai une expérience qu'on ne peut point encore avoir à votre âge.

CHARLES.

Oh! oui, je suis trop enfant pour que l'on m'aime ; je suis au désespoir.

S.-FIRMIN.

Calmez-vous, je ne suis plus votre rival.

CHARLES.

Vous renoncez à Aglaé?

S.-FIRMIN.

Oui : c'est Joséphine que j'aime à présent.

CHARLES.

Quel bonheur !

S.-FIRMIN.

Et je l'épouse.

CHARLES.

Savez-vous qu'elle sera très-riche?

S.-FIRMIN.

On le dit.

CHARLES.

Cela est sûr.

S.-FIRMIN.

Et cela ne nuit pas.

CHARLES.

Une seule chose m'inquiète.

S.-FIRMIN.

Rien ne m'inquiète, moi.

CHARLES.

Soit; mais mon oncle, dont elle dépend jusqu'à l'arrivée de son père, ne vous la donnera pas.

S.-FIRMIN.

Madame de Beausol veut ce mariage, et madame de Beausol ne permet point à son mari d'avoir d'autres volontés que les siennes.

CHARLES.

Mais le frère de M. de Beausol, le père de Joséphine, est un vieux militaire fort entêté.

S.-FIRMIN.

Ce n'est pas l'embarras, il entendra raison.

CHARLES.

Je sais que son intention est de donner Joséphine à un officier de ses amis.

S.-FIRMIN.

C'est une barbarie. Votre tante ne m'a point parlé de cet obstacle.

CHARLES.

C'est qu'elle l'ignore : mon oncle n'a pas osé lui faire part de la dernière lettre qu'il a reçue de son frère; il s'y trouvait de certaines expressions qui auraient pu déplaire à ma tante.

S.-FIRMIN.

Comment parer ce coup ?

CHARLES.

Je n'en sais rien.

S.-FIRMIN.

Eh quoi! vous qui êtes si fertile en ruses.....

CHARLES.

Si c'était mon affaire, je sais bien comment je m'y prendrais. J'aime les moyens expéditifs.

S.-FIRMIN.

Je les aime aussi singulièrement. Eh bien! que feriez-vous?

CHARLES.

J'enléverais la petite.

S.-FIRMIN, *avec joie.*

Après un pareil éclat .....

CHARLES.

Le capitaine serait trop heureux de donner son consentement.

S.-FIRMIN.

Délicieux, mon ami; délicieux. Il faut enlever Joséphine.

CHARLES, *à part.*

Il donne dans le piége.

S.-FIRMIN.

Je vais rêver aux moyens préparatoires.

CHARLES.

Oui, rêvez; et le père arrive demain.

S.-FIRMIN.

Diable! cela est gênant.

CHARLES.

Eh bien! enlevez ce soir, dans une heure, quand la nuit sera close.

S.-FIRMIN.

Eh! mais.....

CHARLES.

Votre chaise est dans le village?

S.-FIRMIN.

A l'auberge vis-à-vis.

CHARLES.

On commande des chevaux de poste.

S. - FIRMIN.

Rien de plus facile.

CHARLES.

Vous montez, vous, votre beau cheval bai; vous êtes à cinquante pas en avant;

S. - FIRMIN.

Pourquoi ne serais-je pas dans la voiture ?

CHARLES.

Compromettez-vous ! si les choses tournent mal.....

S. - FIRMIN.

Quelle tête a ce petit bon homme ! il m'étonne toujours.

CHARLES.

Vous en verrez bien d'autres. Vous dites au postillon: Une personne va monter dans cette voiture, et tu pars aussitôt ventre à terre. Si elle crie, n'y prends pas garde; voilà deux louis pour te rendre sourd, et deux de plus pour la diligence que je t'ordonne. Il fait claquer son fouet, il part comme un trait, vous le devancez avec la rapidité de l'éclair, demain matin vous êtes à Paris, et moi je suis le plus heureux des hommes.

S. - FIRMIN.

Mais Joséphine ?....

CHARLES.

Ne voyez-vous pas que ce soin me regarde ?

S. - FIRMIN.

Vous êtes trop honnête.

CHARLES.

Point de reconnaissance. Il m'importe de vous éloigner; tant que vous serez ici, je ne serai point tranquille....

S. - FIRMIN.

Sur les sentimens d'Aglaé ?

CHARLES.

Vous l'avez dit.

S.-FIRMIN.

Voilà les hommes! ils aiment à obliger....

CHARLES.

Quand les services qu'ils rendent sont utiles à leurs intérêts.

S.-FIRMIN.

J'en ferais autant à votre place. J'aperçois Joséphine; permettez-moi, en lui faisant ma cour, d'obéir aux ordres de mademoiselle Aglaé. Entrez par-là, quelque part, et vous jugerez par mes discours, si vous devez encore redouter ma rivalité.

SCENE VIII.

S.-FIRMIN, CHARLES, JOSÉPHINE.

(Pendant l'aparté de Charles à Joséphine, S.-Firmin, qui est sur le devant de la scène, relève sa cravate et se donne des graces.)

CHARLES, *bas à Joséphine.*

Quelque impertinence que cet original vous débite, ne vous effarouchez point. J'ai mes raisons, et je vous les dirai.

SCENE IX.

S.-FIRMIN, JOSÉPHINE, CHARLES, *caché derrière le paravent.*

JOSÉPHINE.

Encore quelque espièglerie. Oh! moi, je n'entends rien à faire des malices.

S.-FIRMIN.

Serviteur, ma belle enfant.

JOSÉPHINE, *le saluant.*

Monsieur. *(A part.)* Je n'ai rien à dire à M. S.-Firmin, et je m'en vais.

S.-FIRMIN.

Où courez-vous si vîte, belle Joséphine?

JOSÉPHINE.

Monsieur, ne m'arrêtez pas.

S.-FIRMIN.

Savez-vous que vous embellissez tous les jours?

JOSÉPHINE.

Ma tante m'a défendu d'écouter de semblables discours, et je lui obéis. *(Elle va pour sortir.)*

S.-FIRMIN.

Restez; c'est par ordre de votre tante que je vous parle.

SCÈNE X.

AGLAÉ, S.-FIRMIN, JOSÉPHINE, CHARLES, *caché.*

AGLAÉ, *se montrant à une porte à droite.*

Voyons s'il tiendra parole.

JOSÉPHINE.

Par ordre de ma tante!

S.-FIRMIN.

Et cet ordre me paraît doux à suivre.

JOSÉPHINE, *avec malice.*

Ce que vous dites-là est fort joli.

S.-FIRMIN.

C'est mon usage. Quand on a beaucoup lu, quand on a l'esprit orné comme moi,....

JOSÉPHINE.

Vous avez de la mémoire.

S.-FIRMIN.

Ah! petite, cela a l'air d'une épigramme....

JOSÉPHINE.

Je n'en sais point faire.

S.-FIRMIN.

C'est naïf.

JOSÉPHINE.

J'ai dit cela sans y songer.

S.-FIRMIN.

Vous êtes délicieuse, et je vous adore.

AGLAÉ, *à part.*

C'est bien. Que va-t-elle répondre ?

JOSÉPHINE.

Vous m'adorez ?

S.-FIRMIN.

Foi d'homme aimable.

JOSÉPHINE.

Vous êtes trop bon, monsieur.

S.-FIRMIN.

Nos cœurs s'entendent.

JOSÉPHINE.

Vous voyez cela ?

S.-FIRMIN.

J'ai le tact sûr.

JOSÉPHINE.

Je n'en doute point ; mais comment concillier la déclaration que vous me faites l'honneur de m'adresser, avec vos sentimens pour ma cousine Aglaé ?

S.-FIRMIN.

Tout est fini entre nous, je ne l'aime plus.

AGLAÉ, *à part.*

Bon !

JOSÉPHINE.

Ma cousine est jolie.

S.-FIRMIN.

Du moins elle le croit.

JOSÉPAINE.

Et elle a raison. Ses grands yeux bleus.....

S.-FIRMIN.

Agacent tout le monde, veulent dire beaucoup, et ne disent rien.

AGLAÉ, *à part.*

L'insolent !

JOSÉPHINE.

Vous êtes bien sévère aujourd'hui.

S.-FIRMIN.

Je la juge sans prévention.

JOSÉPHINE.

Nierez-vous les vers que vous lui avez adressés, où vous dites avec tant d'esprit qu'elle est brillante comme l'étoile du matin, légère comme le zéphyre, plus fraîche que la rose; que sais-je, enfin? Tout cela était si beau, si gracieux, si bien tourné, que je vous demandai la permission d'en faire une copie.

S.-FIRMIN.

Mensonge de poète. Elle a de l'éclat, j'en conviens; mais cet éclat n'a rien de naturel.

AGLAÉ, *à part.*

Je n'y tiens plus.

S.-FIRMIN.

Son esprit n'est que de la méchanceté, sa gaieté est forcée, ses graces sont factices, elle ne peut soutenir avec vous aucune espèce de comparaison. Cessez donc de vous alarmer, ma belle Joséphine; c'est vous seule que j'aime, que j'adore, que j'idolâtre, que j'enlève à l'univers entier.

JOSÉPHINE.

Mais, monsieur, vous parlez.....

S.-FIRMIN, *se mettant à genoux.*

Comme un amant. Ne résistez donc pas à la violence de la passion qui m'entraîne.

(*Joséphine veut s'en aller.*)

CHARLES, *se jetant à genoux.*

Je joins mes prières à celles de mon ami Pourgeolettes.

JOSÉPHINE.

Que veut dire cela ?

S.-FIRMIN.

Que nous sommes d'accord. Oui, je jure.....

AGLAÉ, *lui frappant sur l'épaule.*

Que vous êtes le plus fat et le plus impertinent des hommes.

JOSÉPHINE, *effrayée, en s'enfuyant.*

Ah, mon Dieu ! je me sauve.

AGLAÉ.

Adieu, traître. Vous vous repentirez de m'avoir méconnue.

SCENE XI.

S.-FIRMIN ET CHARLES, *à genoux.*

(Ils se regardent un moment sans rien dire ; Charles part d'un éclat de rire.)

CHARLES.

Ah ! ah ! c'est par trop plaisant.

S.-FIRMIN, *se levant.*

Que trouvez-vous donc là de si gai ?

CHARLES.

Je suis au comble de la joie. Aglaé est brouillée sans retour avec vous ; elle me reste.

S.-FIRMIN.

Je vous la cède.

CHARLES.

Que de bonté !

S.-FIRMIN.

Mais la petite ?

CHARLES.

Vous adore.

S.-FIRMIN.

Je le soupçonne.

CHARLES.

Et moi, j'en suis certain. Allez faire vos préparatifs ; vous n'avez pas une minute à perdre.

S.-FIRMIN.

Si l'on ne me voit point paraître au souper?

CHARLES.

Je dirai que vous êtes invité chez madame Desroches ; quant à Joséphine, comme elle reste le soir dans sa chambre, on ne s'apercevra pas de son absence.

S.-FIRMIN.

Vous vous chargez donc....?

CHARLES.

Faut-il vous le redire?

S.-FIRMIN.

Je compte sur vos promesses, je pars ; et soyez convaincu, mon bon Charles, que je n'oublierai jamais cet important service.

SCENE XII.

CHARLES, *seul.*

Oh! oui, je te conseille de le graver dans ta mémoire. Si je voulais m'en tenir avec lui à une simple mystification, je crois qu'elle serait complète. D'abord, le faire souper par cœur ; et puis, lui faire passer la nuit à cheval, pour attendre celle qui ne viendra pas ; cela est bien, mais cela ne me suffit pas encore. Pour marier au plutôt ce beau monsieur à Joséphine, ma chère tante est femme à faire des sacrifices ; et la pauvre petite est si malheureuse ici, qu'elle pourrait préférer S.-Firmin à l'esclavage dans le-

quel on la tient. Cherchons-la, osons enfin lui déclarer mes sentimens; et si je suis aimé.... oui, si je suis aimé, l'amour me donnera de l'imagination, je saurai démasquer mon rival; une fois connu, on le chassera d'ici; je gagnerai du temps, je deviendrai majeur, j'oserai enfin dire ce que je pense, et faire impunément le bonheur de mon aimable Joséphine.

(*Un domestique ôte le paravent.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

(Il fait nuit.)

SCENE PREMIERE.

CHARLES, *seul.*

MON oncle dort, madame de Beausol et sa fille sont en grande conférence dans le jardin, les domestiques sont rassemblés dans la cuisine ; j'ai vu Joséphine se disposer à monter dans ce salon ; elle ne s'attend pas à m'y trouver. Allons, Charles, un peu de courage, est-ce avec elle seule que tu serais timide ? Ah ! la voici ! mon cœur bat avec une violence !....

SCENE II.

CHARLES, JOSÉPHINE, *portant un panier et un flambeau. On lève les rampes.*

CHARLES.

Joséphine.

JOSÉPHINE, *surprise.*

Ah !

CHARLES.

Vous aurais-je effrayée ?

JOSÉPHINE.

Je n'ai pas peur, mais....

CHARLES.

Vous tremblez encore.

JOSÉPHINE.

J'ai failli laisser échapper ce panier.

CHARLES.

Souffrez que je vous en débarrasse.

JOSÉPHINE.

Doucement (*Charles met le panier sur la table, tout en causant ils gagnent le devant de la scène.*), il est rempli des plus belles porcelaines de ma tante ; vous savez qu'elles sont sous ma garde, que j'en réponds.

CHARLES.

Brisez-en quelques-unes un beau jour, on vous destituera de votre emploi.

JOSÉPHINE.

Vous en parlez bien à votre aise, vous ; votre père vous a laissé un million de fortune ; le mien, que je n'ai jamais eu le bonheur d'embrasser, le mien n'a que sa bravoure... On me garde dans cette maison par... Je n'ose dire le mot.

CHARLES.

Pauvre enfant ! A propos de votre père, c'est demain jour de courier, n'avez-vous point de lettre à lui envoyer?

JOSÉPHINE.

Oui, en voici une.

CHARLES.

Donnez; vous savez que ce soin me regarde. Encore décachetée.

JOSÉPHINE.

Je n'ai point de secret pour vous.

CHARLES.

Cette lettre, je n'en doute point, ressemble à toutes les autres, elle ne contient que des plaintes.

JOSÉPHINE.

Hélas ! oui.

CHARLES.

Bonne Joséphine, vos beaux jours sont flétris par la dou-

leur ; vos jolis yeux, je le vois, répandent souvent des larmes en secret.

JOSÉPHINE.

J'ai cependant des moment de bonheur.

CHARLES.

Contez-moi cela.

JOSÉPHINE.

Un être bon, qui veut rester inconnu, semble compatir à mes peines, et paraît chercher tous les moyens de les adoucir.

CHARLES.

Serait-il vrai ?

JOSÉPHINE.

Vous savez que j'aime à cultiver des fleurs, des tulipes sur-tout. Hé bien ! ce matin, en allant visiter les miennes, j'en ai trouvé de nouvelles ; mais d'une beauté ! .... et si bien arrangées dans leur caisse, qu'on aurait dit que c'était là que ces superbes fleurs avaient été plantées.

CHARLES.

C'est peut-être S. – Firmin.

JOSÉPHINE.

Si c'était lui, je les arracherais.

CHARLES, *à part.*

Bon !

JOSÉPHINE.

Ce matin, en me réveillant, n'ai-je pas trouvé à ma fenêtre, dans une jolie cage, cette tourterelle qui appartenait à Mathurine, et que j'avais semblé desirer.

CHARLES.

Votre fenêtre est si haute !

JOSÉPHINE.

Sous le toit.

CHARLES.

C'est le revenant qui aura porté cette cage.

JOSÉPHINE.

Le jardinier le dit.

CHARLES.

Le jardinier l'a vu.

JOSÉPHINE.

Je ne suis point comme ma tante, je ne crois point aux revenans. Ce n'est pas tout ; une vieille femme est venue me remercier de l'argent que je lui avais fait remettre pour racheter son fils.

CHARLES.

Elle ne vous a pas nommé le commissionnaire ?

JOSÉPHINE.

Est-ce que je suis assez heureuse pour pouvoir rendre des services ? Cependant la bonne femme m'a assurée qu'un homme enveloppé dans un grand manteau était venu, un soir sur la brune, lui porter cet argent de ma part.

CHARLES.

Et vous ne soupçonnez pas qui ce peut être ?

JOSÉPHINE.

Oh ! pardonnez-moi.... je soupçonne.....

CHARLES.

Qui ?

JOSÉPHINE.

Vous, mon cousin.

CHARLES.

Vous vous trompez.

JOSÉPHINE.

Ah ! Charles, vous dédaignez ma reconnaissance, et cela n'est pas bien.

CHARLES.

Alors vous pourriez croire que je vous aime.

JOSÉPHINE.

Pourquoi pas ? .... Un peu.

CHARLES.

Oui, ma belle Joséphine....

JOSÉPHINE.

Ah, mon Dieu! on vient ici, je crois.

CHARLES.

Personne.

JOSÉPHINE.

Je ne me trompe pas, si c'était ma tante!.... Je me sauve. Elle m'a menacée de toute sa colère, si jamais elle me trouvait à causer avec vous.

(*Elle prend son panier, qu'elle avoit laissé sur la table.*)

SCENE III.

CHARLES, *seul.*

Au diable l'importun, quel qu'il soit; la conversation prenait un si bon tour! J'en sais assez pour ne pas renoncer à mon projet. S.-Firmin partira, mais non pas avec Joséphine. Il faut que je cherche à ce petit monsieur un compagnon de route. Où le trouver?

SCENE IV.

LE CAPITAINE, CHARLES.

CHARLES, *à part; il est sur l'avant-scène.*

Que vois-je? un étranger! S'il voulait aller plus loin, je lui offrirais une place dans une bonne voiture.

LE CAPITAINE, *éloigné, sans voir Charles.*

On y voit clair, enfin. J'erre de chambre en chambre, toutes les portes ouvertes; suis-je dans un château abandonné?

CHARLES.

Non, monsieur.

LE CAPITAINE.

Voilà enfin une figure humaine. Il fait un temps du diable, une obscurité profonde, je puis m'être égaré de ma route, j'ai voulu m'en informer. Mille pardons, si j'ai pris la liberté.... Cette maison est la première qui s'est offerte.... La circonstance est mon excuse.

CHARLES.

Il n'y a pas de mal à cela, monsieur. Où comptiez-vous aller ?

LE CAPITAINE.

A la terre de Beaujol; en suis-je bien loin encore ?

CHARLES.

C'est selon.

LE CAPITAINE.

Comment, c'est selon !

CHARLES.

C'est qu'il y a deux routes.

LE CAPITAINE.

Je prendrai la plus courte.

CHARLES.

C'est la plus mauvaise.

LE CAPITAINE.

N'importe, je suis pressé d'arriver.

CHARLES.

Quel motif ?

LE CAPITAINE.

Je n'en fais point un mystère, M. de Beausol est mon frère.

CHARLES.

Ah ! ah ! (*A part.*) C'est différent.

LE CAPITAINE.

Il y a trente ans que nous ne nous sommes vus.

CHARLES.

Il pourra bien ne pas vous reconnaître.

LE CAPITAINE.

Je crois en effet qu'il n'a guère plus d'idée de ma figure que moi de la sienne. Quand on me dira C'est lui, le voilà, alors les anciens souvenirs... Mais si ses traits sont changés, je suis sûr que son cœur ne l'est pas, qu'il l'a toujours excellent. On dit qu'il se laisse un peu gouverner par sa femme; on dit qu'elle n'est pas prodigieusement douce, la chère madame de Beausol.

CHARLES.

Monsieur connaît l'intérieur du ménage?

LE CAPITAINE.

Oui, je connais toute la maison.

CHARLES.

Ah! ah!

LE CAPITAINE.

Je viens pour en retirer ma fille.

CHARLES, *à part.*

O ciel!

LE CAPITAINE.

Mon motif est plausible. Je trouve à marier ma fille à un brave militaire, qui n'est pas, si l'on veut, de la première jeunesse; mais qui a de la fortune, des mœurs, et qui la rendra parfaitement heureuse.

CHARLES, *à part.*

Il faut qu'il parte.

LE CAPITAINE.

Ma fille est là en fort mauvaise compagnie.

CHARLES.

Qui vous a dit cela?

LE CAPITAINE.

Un de mes amis, qui est fort au fait de tout ce qui se passe dans cette maison. On y reçoit un certain M. Saint-Firmin, qui a déja compromis deux ou trois jeunes personnes. Corbleu! si j'apprenais qu'il eût les moindres prétentions sur ma fille, je lui couperais les oreilles.

CHARLES, *à part.*

Il faut qu'il reste. (*Haut.*) Ne vous a-t-on pas parlé aussi d'un petit cousin?...

LE CAPITAINE.

Oui, d'un certain Charles, d'un très-mauvais sujet. Ainsi, je vous le répète, ma Joséphine est là en fort mauvaise compagnie.

CHARLES, *à part.*

Oh! tu partiras, cela est sûr, tu partiras. (*Haut.*) Monsieur, je vois que vous êtes pressé d'arriver.

LE CAPITAINE.

Sans doute; mais je suis en route depuis midi, mon cheval tombe de lassitude, et je l'ai laissé à la grille.

CHARLES.

On en aura soin, on vous le renverra: je vous donnerai une place dans une bonne voiture, tout attelée, qui partira sur-le-champ; c'est une voiture de renvoi, dont je puis disposer.

LE CAPITAINE.

Votre honnêteté, votre obligeance, me font juger de celle de vos parens; car vous êtes trop jeune pour être le maître du logis.

CHARLES.

Je suis le fils de la maison, monsieur.

LE CAPITAINE.

Présentez-moi donc à M. votre père.

CHARLES.

J'aurais une grace à vous demander.

LE CAPITAINE.

Je n'ai rien à vous refuser.

CHARLES.

Mon père est l'ennemi juré de M. de Beausol.

LE CAPITAINE.

Je n'épouse point la querelle de mon frère.

CHARLES.

N'importe, mon père ne peut pas entendre prononcer le nom de Beausol ; présentez-vous sous celui de Saint-Hilaire.

LE CAPITAINE.

Un mensonge ! je n'en ai jamais fait.

CHARLES.

Celui-là est innocent, et vous ne voudriez pas que la moindre idée fâcheuse pût altérer le plaisir que l'on aurait à vous recevoir ; il en résulterait, d'ailleurs, un ton de contrainte....

LE CAPITAINE.

Soit. Il faut que mon frère ait eu des torts bien graves.....

CHARLES.

C'est une misère, au fond, une affaire de chasse.... C'est pour un lièvre que votre frère est venu tuer sous nos fenêtres. Chaque homme a sa faiblesse, celle de mon père est d'être extrêmement jaloux de tous ses droits.

LE CAPITAINE.

Le Beausol dont vous parlez n'est pas mon frère. Mon frère ne sort presque jamais de son appartement ; mon frère, depuis son enfance, a toujours été le plus grand dormeur.....

CHARLES, *l'interrompant.*

Les médecins lui ont ordonné l'exercice.

LE CAPITAINE.

Ils ont eu raison.

CHARLES.

Depuis cette époque, il est méconnaissable ; il est ingambe et leste comme vous et moi.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, CHARLES, JOSÉPHINE.

CHARLES.

Voici ma cousine ; elle se nomme aussi Joséphine.

LE CAPITAINE, *saluant Josephine.*

Mademoiselle, je vous salue.

CHARLES.

Ma cousine, je vous présente M. de S.-Hilaire.

LE CAPITAINE, *à part, en s'éloignant.*

Il a juré de me donner un nom de sa façon.

CHARLES, *à part, à Joséphine.*

Ce viel officier arrive pour vous épouser : ma tante l'a fait venir exprès.

JOSÉPHINE, *à part, et gagnant sa gauche.*

Ah ciel !

CHARLES, *a part.*

Il m'en coûte de la tromper ; mais la nécessité, voilà mon excuse.

LE CAPITAINE, *à part.*

Que lui a-t-il donc dit ? cette jeune fille me regarde d'un air singulier.

CHARLES, *à part, au Capitaine.*

Ne lui parlez de rien, elle est très-susceptible. C'est au fond une bonne fille ; mais les romans lui ont gâté l'esprit : elle croit voir des épouseurs dans tous les hommes qui se présentent. Je vous laisse avec elle, je vais prévenir mon père de votre arrivée, *(A part.)* et prévenir sur-tout une reconnaissance.

SCENE VI.

LE CAPITAINE, JOSÉPHINE.

LE CAPITAINE.

Vous paraissez troublée, mademoiselle; serait-ce ma présence?...

JOSÉPHINE, *avec embarras.*

Non, monsieur; je ne puis que me féliciter....

LE CAPITAINE.

Connaissez-vous Joséphine de Beausol?

JOSÉPHINE, *souriant.*

Si je la connais?

LE CAPITAINE.

Elle est jolie.

JOSÉPHINE.

Vous êtes indulgent.

LE CAPITAINE.

Pleine d'esprit.

JOSÉPHINE.

Tout le monde n'en convient pas.

LE CAPITAINE, *à part.*

Le petit grain de médisance: toutes les femmes se ressemblent. (*Haut.*) Hé bien, telle qu'elle est, avec tous ses défauts, si elle en a, je l'aime à la folie.

JOSÉPHINE, *à part.*

Ah! Charles m'a dit la vérité.

LE CAPITAINE.

Elle n'est pas heureuse dans la maison de sa tante.

JOSÉPHINE.

Hélas!

LE CAPITAINE.

Je le sais, et je vous dis en confidence que je fais ce voyage pour l'emmener.

JOSÉPHINE, *d'un ton plus animé.*

Mais croyez-vous qu'elle consente à vous suivre ?

LE CAPITAINE.

Je ne crains pas de refus.

JOSÉPHINE.

Cependant, si elle avait une inclination....

LE CAPITAINE.

Elle ne balancerait point à me sacrifier son amour.

JOSÉPHINE.

J'en doute.

LE CAPITAINE.

J'augure mieux de ses vrais sentimens.

JOSÉPHINE, *à part.*

N'hésitons pas à lui confier... (*Haut.*) Monsieur, si vous êtes un homme d'honneur....

LE CAPITAINE.

Depuis quarante ans je travaille à mériter ce titre.

JOSÉPHINE, *d'un air suppliant.*

Renoncez à votre projet.

LE CAPITAINE.

Quel intérêt si vif....

JOSÉPHINE.

Vous feriez le malheur de ma vie si vous vous obstiniez à vouloir m'obtenir malgré l'aveu de mon cœur.

LE CAPITAINE.

Que dites-vous là, mademoiselle ?

JOSÉPHINE.

Ayez égard à ma situation.

LE CAPITAINE, *à part.*

La pauvre fille ! (*Haut.*) Rassurez-vous, mademoiselle ; je ne me permettrai aucune démarche qui puisse vous déplaire.

JOSÉPHINE.

Ah ! combien je vous aimerai !

LE CAPITAINE, *à part, en s'éloignant.*

Le cousin avait raison : il faut avoir la rage de voir des épouseurs dans tous ceux qui se présentent, pour m'avoir pris pour un prétendu. Quoi qu'il en soit, la petite ne voudrait point d'un époux de mon âge.

JOSÉPHINE, *à part.*

Il paraît mécontent de moi : cela m'afflige ; il a l'air d'un bien honnête homme.

SCENE VII.

CHARLES, LE CAPITAINE, DE BEAUSOL, JOSÉPHINE.

DE BEAUSOL.

Votre serviteur, monsieur ; soyez le bien venu.

LE CAPITAINE.

Ai-je l'honneur de parler au maître de la maison ?

DE BEAUSOL, *avec un soupir.*

Au maître de la maison ? Oui..... Je le suis.

LE CAPITAINE.

Vous excuserez, si, surpris par la nuit.....

DE BEAUSOL.

Point d'excuse : imaginez que vous êtes chez vous. On dort supérieurement ici, monsieur le capitaine ; et je puis me vanter d'avoir les meilleurs lits de tout le canton.

LE CAPITAINE.

Votre réception franche et amicale mérite toute ma reconnnaissance ; et pour vous le prouver, je ferai mes efforts pour vous réconcilier avec un homme qui m'intéresse beaucoup, et qui a eu, dit-on, le malheur de vous déplaire.

CHARLES, *par derrière, le tirant par son habit.*

Paix donc, monsieur.

LE CAPITAINE.

J'aime à dire franchement les choses. Vous haïssez monsieur de Beausol, votre voisin ?

M. DE BEAUSOL.

Quel voisin ?

LE CAPITAINE.

Je sais tout; mais permettez-moi de vous dire que le motif de votre haine est bien faible. Quoi ! pour une malheureuse pièce de gibier ! Allons, réfléchissez.

DE BEAUSOL, *à Charles, qui a passé à sa droite.*

Il bat la campagne.

CHARLES, *de même.*

Je vous l'ai dit.

LE CAPITAINE.

Je vous le répète; M. de Beausol....

CHARLES, *l'interrompant.*

Oui, votre voisin.

LE CAPITAINE.

Est un bon homme.

DE BEAUSOL, *fâché.*

Tant mieux pour lui.

LE CAPITAINE.

Et je prétends vous réconcilier.

DE BEAUSOL.

Eh ! monsieur....

LE CAPITAINE.

Je ne sortirai point de chez vous que vous ne m'ayez donné votre parole d'honneur de ne plus songer à cette aventure.

DE BEAUSOL.

Nous verrons. Tenez, le souper est prêt, venez; et si cela vous convient, nous viderons une bouteille de beaune à la santé du voisin.

LE CAPITAINE, *gaiement.*

Deux, si vous voulez; et dorénavant nous laisserons courir les lièvres.

DE BEAUSOL, *riant.*

Nous ne les tuerons pas.

LE CAPITAINE.

Ou si nous les tuons, ce sera de votre aveu : rien n'est plus juste ; A tout seigneur, tout honneur. J'aime les vieux proverbes.

DE BEAUSOL.

Je pense comme vous. (*A part.*) Il est timbré.

LE CAPITAINE, *à part.*

Au fond, il est bon diable ; il se laissera persuader.

DE BEAUSOL.

Soupe-tu ce soir, Charles ?

CHARLES.

Je viendrai au dessert.

LE CAPITAINE, *présentant la main à Joséphine.*

Monsieur se nomme Charles, et mademoiselle, Joséphine ?

DE BEAUSOL.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Cela est singulier. (*Il offre sa main à Joséphine.*

DE BEAUSOL *le suit en riant.*

Le drôle d'homme ! le drôle d'homme !

SCENE VIII.

CHARLES, *seul.*

Ah, mon Dieu ! le qui-proquo va s'éclaircir. Allons, j'aura fait là une belle équipée ! Ma tante avait raison de dire tantôt que j'agis toujours sans réflexion. Que je suis malheureux d'être aussi étourdi ! A propos d'étourderie, qu'ai-je fait de la lettre que j'écrivais à Joséphine ? (*Il se fouille.*) Je n'ai plus besoin d'en faire usage ; il faut que je la dé-

chire. Eh quoi? je l'ai perdue! Si elle tombe entre les mains de S.-Firmin, il verra que je le joue. Je crois que la voilà. Non : c'est le fragment d'une lettre que Joséphine écrivait à son père. Ne perdons point cet écrit. La pauvre petite, que deviendrait-elle, si madame de Beausol lisait cela?

SCENE IX.

CHARLES, S.-FIRMIN.

S.-FIRMIN, *costumé singulièrement, en voyageur, et armé.*

Je suis entré sans être vu de personne. Je vous cherchais.

CHARLES, *à part.*

Voici l'autre, à présent. Viendrait-il me faire des reproches?

S.-FIRMIN.

Savez-vous que la voiture est attelée depuis une heure?

CHARLES, *à part.*

Il ne sait rien. *(Haut.*) Savez-vous que le futur de Joséphine soupe là-bas?

S.-FIRMIN.

Est-ce pour vous jouer de mon amour, que vous m'annoncez cette affreuse nouvelle? Quel papier tenez-vous là?

CHARLES.

Ce n'est rien.

S.-FIRMIN.

Je reconnais l'écriture de Joséphine.

CHARLES.

Vous ne vous trompez pas.

S.-FIRMIN.

Que vous écrit-elle?

CHARLES.

Ce billet n'est pas pour moi.

S.-FIRMIN.

S'il m'était adressé ?

CHARLES.

Que sait-on ?

S.-FIRMIN, *le prenant.*

Que je le lise.

CHARLES.

Vous êtes sans gêne.

S.-FIRMIN.

Ce n'est pas l'embarras, tout le monde le dit.

CHARLES, *à part.*

Les termes en sont équivoques, il peut s'y tromper.

S.-FIRMIN.

La pauvre petite ! *(Il lit.)* « Je ne saurais rester ici plus « long-temps : ma position devient à chaque instant plus « cruelle. Sauvez-moi, je vous le répète, et l'affection la « plus vraie sera votre récompense. Fatigue, travaux, « la misère même, je supporterai tout avec vous. Mon « cousin Charles se charge de vous faire passer cette lettre ; « il mérite toute votre confiance. Adieu, on m'appelle, « l'heure presse ; adieu. Votre tendre *Joséphine.* »

Et vous ne vous hâtiez point de me donner cette lettre ?

CHARLES.

C'est sans mon aveu qu'elle est entre vos mains.

S.-FIRMIN.

Eh ! pourquoi cela ?

CHARLES.

Ecoutez : le prétendu a l'air d'un galant homme. Je ne sais, mais je le crois plus fait que vous pour faire le bonheur de Joséphine.

S.-FIRMIN.

Impossible, mon ami, impossible.

CHARLES.

Si pourtant vous alliez refuser ensuite de l'épouser.

S.-FIRMIN.

Vous m'outragez, Charles, je vous jure.

CHARLES.

Je me fie à vos sermens. Je veux bien encore vous servir; mais songez qu'il n'y a pas un moment à perdre.

S.-FIRMIN.

Quel parti prendre?

CHARLES.

Retournez à votre poste; et dès que ma cousine sera sortie de table, que chacun sera retiré dans son appartement, je monterai sans bruit à la chambre de Joséphine.

S.-FIRMIN.

Vous descendrez par le petit escalier.

CHARLES.

Je sais ce que j'ai à faire; mais vous, souvenez-vous des instructions que je vous ai données.

S.-FIRMIN.

Moi, à cheval à cinquante pas de la chaise; la portière en est ouverte, la petite y monte; au signal du postillon.....

CHARLES.

Vous n'avez rien oublié.

S.-FIRMIN.

Oh! j'ai de la tête.

CHARLES.

On vient.

S.-FIRMIN.

Je me sauve. Adresse et diligence : je vous seconderai.

(*Il sort par une porte latérale.*)

CHARLES, *seul.*

Il faut qu'il parte, quand je devrais moi-même..... Qui vient encore? Pas un moment de repos.

(*Il s'assied dansun fauteuil.*)

SCENE X.

CHARLES, Madame DE BEAUSOL.

Madame DE BEAUSOL, *en entrant, à elle-même.*

Il ne me manquait plus que l'arrivée de ce beau-frère.

CHARLES, *à part.*

C'est ma tante; pour celle-là, mes batteries sont prêtes.

Madame DE BEAUSOL.

Hé bien, monsieur Charles, vous ferez donc toujours des vôtres?

CHARLES.

Ah! ma tante, si vous saviez.....

Madame DE BEAUSOL.

Vous mettez les deux frères aux prises.

CHARLES.

Ils se sont reconnus.

Madame DE BEAUSOL.

Vous voulez marier le père avec la fille.

CHARLES.

Ce tour sera le dernier. Ah! si vous saviez ce qui vient de m'arriver, quelle vision je viens d'avoir; ah, mon Dieu!

Madame DE BEAUSOL.

Tu as un air d'effroi.

CHARLES.

Je me repose un moment dans la bergère de mon oncle, malgré moi aussitôt le sommeil me gagne.

Madame DE BEAUSOL.

Un domestique de la maison aura saisi ce moment pour prendre sa revanche des tours que tu lui as joués.

CHARLES.

Ce n'était point un domestique.

Madame DE BEAUSOL.

Qui donc?

CHARLES.

Votre mère.

Madame DE BEAUSOL.

Quelle folie!

CHARLES.

Non, je l'ai vue en songe, telle que vous me l'avez cent fois dépeinte; grande, vêtue de blanc, la figure imposante. Charles, me dit-elle d'une voix forte, songe à exécuter les dernières volontés de ton père; quand l'horloge du château se fera entendre, trouve-toi dans cette salle, j'y viendrai pour savoir ta réponse. Une sueur froide couvre mon front, mon cœur palpite avec violence, mes yeux s'ouvrent, et je reste tout tremblant de ce rêve aussi singulier que terrible.

Madame DE BEAUSOL.

Quel est ton projet?

CHARLES.

De voir si elle m'apparaîtra de nouveau quand je serai éveillé.

Madame DE BEAUSOL.

Tu auras ce courage?

CHARLES.

Oui, ma tante, j'espère que je l'aurai; je suis né curieux.

Madame DE BEAUSOL.

Et si elle vient, si elle t'ordonne encore une fois d'obéir à ton père.

CHARLES, *à part.*

Je la vois venir.

Madame DE BEAUSOL.

Hé bien, Charles, que feras-tu?

CHARLES.

J'obéirai, ma tante.

Madame DE BEAUSOL, *à part.*

Mon projet est formé.

CHARLES, *à part.*

Elle est prise, la chère tante, elle est prise.

Madame DE BEAUSOL, *à part.*

Je le tiens, je le tiens. (*Haut.*) Du courage, mon cher neveu, du courage.

SCENE XI.

CHARLES, *seul.*

Nous verrons celui qui en montrera le plus. Ah! ah! ma chère tante, vous voulez jouer au revenant; c'est aller sur mes brisées. Mon costume est tout prêt, et je sais mon métier. C'est en abusant de la faiblesse de mon père que vous lui arrachâtes un testament injuste; c'est en profitant de la vôtre que je me vengerai. On monte l'escalier; c'est mon oncle et son frère, je reconnais leurs voix: je gage qu'ils parlent de moi; écoutons, quoique je sois bien convaincu que je n'entendrai point faire mon éloge, et par malheur je le mérite un peu.

(*Il va dans un cabinet à gauche; il se montre de temps à autre dans les scènes suivantes, sans être aperçu des interlocuteurs.*)

SCENE XII.

JOSÉPHINE, LE CAPITAINE, M. DE BEAUSOL, CHARLES, *caché;* un Domestique.

(*Le Domestique qui porte deux flambeaux, en dépose un sur la table, et va avec l'autre dans une chambre à droite de l'Acteur.*)

LE CAPITAINE.

Vous dites donc, mon frère, que vos lits sont excellens?

DE BEAUSOL.

J'envie votre sort, mon frère; vous allez vous coucher tout de suite, et moi il faut que j'écrive une lettre.

LE CAPITAINE.

Qui vous y force?

DE BEAUSOL.

Le domestique de madame de Beausol part à quatre heures du matin pour Paris, j'écris à la marchande de modes.

LE CAPITAINE.

Puisqu'il s'agit d'une affaire majeure....

DE BEAUSOL.

Et très-majeure pour madame de Beausol. Je ne la contrarie point dans ses fantaisies; plût au ciel qu'elle eût pour moi la même indulgence. Au reste, je serai laconique. Bonne nuit, mon frère, bonne nuit. (*Il va prendre son flambeau, et entre dans sa chambre, qui est vers le fond, à droite de l'Acteur. Le Domestique sort de celle du Capitaine, qui est du même côté, mais plus près de l'avant-scene.*)

SCENE XIII.

LE DOMESTIQUE, JOSÉPHINE, LE CAPITAINE, CHARLES, *caché.*

LE DOMESTIQUE, *sortant de la chambre du Capitaine.*

Votre chambre est là, tout au bout du corridor : j'ai allumé les bougies; si monsieur a besoin de quelque autre chose, il n'a qu'à me l'ordonner.

LE CAPITAINE.

Je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

SCENE XIV.

JOSÉPHINE, LE CAPITAINE, CHARLES, *caché.*

JOSÉPHINE.

A demain matin, mon père.

LE CAPITAINE.

Un mot, avant de nous quitter. Tu m'as fait là tantôt, sans me connaître, une demi-confidence, et cela m'inquiète.

JOSÉPHINE.

Mon père !

LE CAPITAINE.

Tu baisses les yeux, tu rougis : aime-tu quelqu'un?

JOSÉPHINE.

Oui.

LE CAPITAINE.

Je me flatte, au moins, que ce n'est pas ce petit monsieur Charles, qui s'est permis envers moi une plaisanterie très-déplacée.

JOSÉPHINE.

Il a eu tort.

LE CAPITAINE.

Je vois qu'on ne m'en a point imposé sur son compte, et que c'est un fort mauvais sujet.

JOSÉPHINE.

Il fait cent espiégleries par jour; mais il les répare par autant de bonnes actions.

LE CAPITAINE.

La chaleur avec laquelle tu le défends....

JOSÉPHINE.

Vous apprend le secret de mon cœur. (*Charles entend cette réplique.*)

LE CAPITAINE.

Ta franchise t'assure de mon indulgence. Ecoute, José-

phine ; je ne t'ordonne point, mais je te prie d'oublier ce jeune homme.

JOSÉPHINE.

J'y ferai mes efforts.

LE CAPITAINE.

J'ai d'autres vues sur toi ; mais laissons cela. Il est tard ; retire-toi dans ta chambre, et sois convaincue que je n'ai d'autre desir que celui de te voir heureuse. (*Il la baise au front ; elle lui baise la main.*)

JOSÉPHINE, *en s'en allant.*

Ah ! Charles, il faut donc t'oublier !

LE CAPITAINE, *en s'en allant.*

Je t'afflige, mais il le faut.

(*Joséphine prend son flambeau, regarde son père, qui se retourne : jeu muet. Elle sort par la porte du fond.*)

On baisse les rampes.

SCENE XV.

(*Charles entre en scène avant que le Capitaine soit hors de la vue des spectateurs. Il va d'abord du côté par lequel Joséphine est sortie. Son action, en s'arrêtant, indique qu'il ferait mal. Il vient sur l'avant-scène.*)

CHARLES.

Je suis mal dans l'esprit du capitaine ; mais Joséphine m'aime, son père ne voudra pas la sacrifier : quand il saura quelle a été ma conduite dans une circonstance délicate, il reviendra de ses préventions. Qui ? moi, lui dire...! Non, Charles ; sois malheureux s'il le faut ; mais il est des secrets qui doivent mourir dans ton sein. Voici l'heure du rendez-vous ; serait-il possible que ma tante eût la hardiesse de s'y rendre ? Je le voudrais : j'ai du chagrin, et j'ai besoin de quelque chose de gai pour y faire diversion. (*Il va à la gauche de l'Acteur.*) Mais on marche dans son corridor ; j'aperçois quelque chose de blanc ; c'est

elle : eh ! vîte, ma grande scène de phantasmagorie. *(Il va à la porte à droite, qui est entre celle du Capitaine et celle de M. de Beausol, pour y prendre un peignoir et un voile blanc ; il se retourne, et voit entrer madame de Beausol.)* Ne vous impatientez pas, je suis à vous dans la minute.

SCENE XVI.

Madame DE BEAUSOL, *en blanc et un voile de mousseline sur la tête.*

Oui, je suis dans le salon : c'est l'heure du rendez-vous, Charles y viendra-t-il ? Je n'entends rien ; l'obscurité, et ce voile sur-tout, m'empêchent de distinguer les objets. (*Elle relève son voile, puis le laisse retomber.*) Je suis seule, bien seule. Je ne sais, j'éprouve une terreur secrète. Quelle faiblesse ! On vient : c'est Charles.

SCENE XVII.

CHARLES, Madame DE BEAUSOL, *loin l'un de l'autre.*

CHARLES, *à part.*

Elle m'attend.

Madame DE BEAUSOL, *à part.*

J'entends marcher : c'est lui.

CHARLES, *à part.*

Voilà le moment.

Madame DE BEAUSOL, *à part.*

Point de faiblesse.

CHARLES, *à part.*

Frappons les grands coups.

Madame DE BEAUSOL, *à part.*

Grossissons ma voix.

CHARLES, *à part.*

Un organe imposant. (*Ils se rapprochent pas à pas.*)

Madame DE BEAUSOL, *à part.*

Débutons. (*Grossissant sa voix.*) Charles, obéis à mes volontés.

CHARLES, *à part.*

A mon tour. (*Haut, d'une voix très-forte.*) Femme téméraire, arrête.

Madame DE BEAUSOL.

Qu'entends-je! (*Elle ôte son voile, qu'elle laisse tomber par terre.*) Que vois-je!

CHARLES, *d'un ton solemnel et trainant.*

Rends à Charles le testament de son père.

Madame DE BEAUSOL.

Ciel! ô ciel! Ah! fuyons. (*Charles la poursuit jusqu'à la coulisse, en faisant du bruit avec ses pieds.*)

SCENE XVIII.

CHARLES, *ramassant le voile de madame de Beausol.*

Le champ de bataille m'est resté. L'ennemi m'abandonne ses dépouilles; la victoire est à moi. Quel dommage que la frayeur de ma tante l'ait privée d'entendre ma harangue: c'était vraiment un morceau pathétique.

SCENE XIX.

DE BEAUSOL, CHARLES.

(*On lève les rampes.*)

DE BEAUSOL, *un bougeoir à la main, en robe-de-chambre, en bonnet de velours brodé.*

Qui diable fait donc tout ce bruit?

CHARLES.

Mon oncle, quelle idée soudaine.

DE BEAUSOL, *met son bougeoir sur la table.*

C'est toi, Charles; je ne suis plus surpris: que veut dire ce costume?

CHARLES.

C'est pour vous seul que je l'ai pris. Ah! mon cher oncle, que vous venez à propos pour me tirer de peine. Elle est sauvée.

DE BEAUSOL.

Qui, sauvée?

CHARLES.

Votre fille.

DE BEAUSOL.

Aglaé?

CHARLES.

J'ai entendu le complot : le beau S.-Firmin de Pourgeolettes l'enlève dans un quart-d'heure.

DE BEAUSOL.

Comment diable!

CHARLES.

C'est un mauvais sujet, que ce S.-Firmin.

DE BEAUSOL.

Je ne cesse de le répéter à ma femme; elle n'en veut rien croire.

CHARLES.

Il y a, depuis dix heures, une chaise à la porte du parc.

DE BEAUSOL.

Le jardinier était venu me le dire; mais je ne prévoyais pas....

CHARLES.

Cette affaire vous regarde.

DE BEAUSOL.

Certainement.

CHARLES.

Il faut faire échouer ce projet.

DE BEAUSOL.

Il échouera.

CHARLES.

Savez-vous ce que j'avais résolu? Je m'affublais de ce peignoir, de ce voile; j'allais à la place de ma cousine : comme ma cousine est vêtue de blanc, S.-Firmin s'y méprenait.

DE BEAUSOL.

Bravo! mon ami, bravo! tu me réveilles.

CHARLES.

Puisque vous voilà, il est plus à propos que ce soit vous.

DE BEAUSOL.

Comment?

CHARLES.

Vous en imposerez bien plus que moi à S.-Firmin. Entrons une minute dans votre chambre.

DE BEAUSOL.

Y pense-tu? C'est une espiéglerie que tu me proposes.

CHARLES.

Une espiéglerie! Bien loin de là, c'est l'action la plus sensée et la plus louable que vous puissiez faire. Songez qu'il y va de l'honneur de votre fille unique. Il faut que sa mère, que l'univers entier ignore sa faiblesse. Quel bonheur! la nuit couvrira de son ombre et sa faute et la réparation. Quel plaisir en même temps de berner un fat que vous n'aimez pas. Ce S.-Firmin sera consterné quand il trouvera le père au lieu de la fille.

DE BEAUSOL.

Il est vrai.

CHARLES.

Si c'était moi, il tournerait la chose en plaisanterie. Vous montez dans la voiture, il s'y place à côté de vous; alors d'un bras vigoureux vous le saisissez.

DE BEAUSOL.

J'ai le poignet ferme.

CHARLES.

De la diligence, mon oncle, de la diligence: le temps presse.

DE BEAUSOL.

Allons, puisque tu le veux. (*Il prend son bougeoir.*) Il y a vraiment une conspiration aujourd'hui pour m'empêcher de dormir.

CHARLES, *le suivant.*

Oh, la bonne, l'impayable aventure!

Fin du second Acte.

ACTE. III.

SCENE PREMIERE.

Madame DE BEAUSOL, CHARLES, *entrant chacun d'un côté.*

Madame DE BEAUSOL, *à part.*

CETTE apparition fatale ne sortira jamais de ma mémoire.

CHARLES, *la regardant.*

Elle rêve. La voilà guérie, je le présume, de la fantaisie de faire le revenant.

Madame DE BEAUSOL.

Ah! c'est toi, mon neveu?

CHARLES.

Votre mère, sauf le respect que je lui dois, m'en a imposé.

Madame DE BEAUSOL.

Ma mère a paru, Charles.

CHARLES.

Je l'ai attendue inutilement.

Madame DE BEAUSOL.

Si tu avais été dans cette salle à l'heure indiquée, tu ne tiendrais pas ce langage.

CHARLES.

Je ne me suis pas fait attendre trois minutes, et j'y suis resté jusqu'au petit jour.

Madame DE BEAUSOL.

Ah! mon neveu, je l'ai vue, moi.

CHARLES.

Vous, ma tante?

Madame DE BEAUSOL.

Oui, mon ami, et tout me fait pressentir que ma dernière heure approche.

CHARLES.

Il ne faut pas que les choses aillent si loin.

Madame DE BEAUSOL.

De tout temps, on n'a point douté dans notre famille que l'apparition nocturne d'un aïeul, d'un père ou d'une mère, ne fût le présage assuré de la mort de celui.....

CHARLES.

Je vous jure que je vous guérirai de vos terreurs paniques.

Madame DE BEARSOL.

Jamais.

CHARLES.

J'en réponds.

Madame DE BEAUSOL.

Ah! j'ai bien mérité mon sort. C'est ma cupidité, c'est le sordide intérêt....

CHARLES.

Que dites-vous ?

Madame DE BEAUSOL.

La vérité. Le remords me l'arrache. Charles, le testament de ton père, ce testament qui te prive d'une partie de ta fortune, fut obtenu par la séduction. Je te le rends, cet acte; prends-le; déchire-le, fais-en ce que tu voudras. Tu es majeur aujourd'hui, et maître de ton bien; mais si je fus coupable, n'impute ce tort, que je déteste, qu'à la tendresse maternelle. C'est elle qui, en égarant mon esprit, me fit oublier mon devoir.

CHARLES.

Savez-vous, ma tante, que voilà un trait superbe?

Madame DE BEAUSOL.

Ah! j'ai trop tardé! Pardonne-moi, oublie tout.

CHARLES.

Quoique je sois intimement convaincu que vous ne

mourrez point des suites de cette aventure. (*D'un ton solemnel.*) Je pardonne, ma tante, je pardonne. (*A part, mais sans se gêner et partant d'un eclat de rire.*) Ah ! ah ! cette dernière espiéglerie a pourtant eu un heureux résultat.

SCENE II.

Madame DE BEAUSOL.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Aurait-il eu l'audace de me jouer ? Si cela était ! Eh ! que puis-je à présent contre lui ! Eh, quoi ! j'ai été la dupe d'un enfant ?

SCENE III.

Madame DE BEAUSOL, AGLAÉ.

AGLAÉ, *sans voir sa mère.*

J'endurerais cet affront !

Madame DE BEAUSOL.

Je suis outrée.

AGLAÉ, *voyant sa mère.*

Ah ! ma mère, si vous saviez !

Madame DE BEAUSOL.

J'en sais plus que vous ne pensez. Quel petit monstre !

AGLAÉ.

Vous êtes donc instruite ?

Madame DE BEAUSOL.

Que c'est lui qui fait le revenant.

AGLAÉ.

Je m'en doutais.

Madame DE BEAUSOL.

Pourquoi ne pas m'avertir ?

AGLAÉ.

Eh ! qu'importe ?

Madame DE BEAUSOL.

Cette espiéglerie vous coûte cent mille écus.

AGLAÉ.

Que voulez-vous dire ?

Madame DE BEAUSOL.

Que dans ma frayeur, je lui ai remis le testament de son père.

AGLAÉ.

Se peut-il ?.....

Madame DE BEAUSOL.

La chose est faite, les détails seraient inutiles. Il m'a jouée.

AGLAÉ.

Il me jouait aussi.

Madame DE BEAUSOL.

Qui vous l'a dit ?

AGLAÉ.

Cette lettre que j'ai trouvée dans le jardin. Elle était à l'adresse de ma cousine. Elle était cachetée. J'ai reconnu l'écriture de Charles, je l'ai ouverte. Ah ! j'ai été bien punie de ma curiosité. Lisez, voyez ; il fait sa cour à mes dépens à cette charmante Joséphine. Seule, elle est aimable, elle ne doit pas craindre de m'avoir pour rivale, je suis coquette, vaine, je n'aime que moi. Et je souffrirais cet outrage ! et je ne me vengerais point !

Madame DE BEAUSOL.

Je partage votre colère.

AGLAÉ.

Le traître ! par de feintes protestations, il m'engage à me brouiller avec S.-Firmin.

Madame DE BEAUSOL.

C'est le seul service qu'il vous ait rendu.

AGLAÉ.

Le beau service ! Il m'aimait, S.-Firmin, et cela est

toujours flatteur; mais quant à mon cousin, je le déteste à présent.

Madame DE BEAUSOL.

Votre cousin est un petit sot.

AGLAÉ.

Qu'a-t-elle donc pour lui plaire, cette belle Joséphine? Mais pourquoi l'avoir reçue dans votre maison? Je vous ai dit cent fois, ma mère, que vous vous en repentiriez.

Madame DE BEAUSOL.

Quel petit serpent nous avons élevé! C'est votre père qui l'a voulu. Cette complaisance me coûte cher!

SCENE IV.

LE CAPITAINE, Madame DE BEAUSOL, AGLAÉ.

LE CAPITAINE, *sortant de sa chambre.*

Bon jour, ma sœur; bon jour, ma nièce. Mon frère n'a point encore paru sans doute?

Madame DE BEAUSOL.

Lui! ne vous attendez pas à le voir avant onze heures au plutôt. Mais si vous desirez lui parler....

LE CAPITAINE.

Laissons-le jouir à sa manière. Les méchans veillent; les bonnes gens dorment d'un sommeil paisible.

Madame DE BEAUSOL, *avec aigreur.*

En ce cas, votre frère peut se vanter d'être le meilleur des hommes.

LE CAPITAINE.

C'est l'opinon que j'ai de lui. Mais qu'avez-vous donc l'une et l'autre?

Madame DE BEAUSOL.

J'ai de l'humeur.

AGLAÉ.

Et moi aussi.

LE CAPITAINE.

Il est aisé de s'en apercevoir ; mais, sans indiscrétion, quel en est le motif ?

Madame DE BEAUSOL.

Quand on a chez soi un mauvais sujet....

AGLAÉ.

Dont l'unique bonheur est de tourmenter les autres.

LE CAPITAINE.

Vous parlez de M. Charles ?

Madame DE BEAUSOL.

De lui-même.

LE CAPITAINE.

Je vous avoue que je ne suis nullement prévenu en sa faveur.

Madame DE BEAUSOL.

Oh ! il sortira de chez moi ; il en sortira.

LE CAPITAINE.

Je pense que vous ferez bien de l'éloigner ; je ne vous dissimule point que s'il restait un jour de plus, cela me forcerait de hâter mon départ. Il paraît que ce petit monsieur a su masquer son caractère aux yeux de ma fille ; mais j'ai d'autres projets sur elle, et je ne souffrirai point qu'elle reste plus long-temps exposée à ses persécutions.

Madame DE BEAUSOL.

Comment ! il a trompé ma surveillance, il a même eu l'audace de lui écrire. Vous sentez, mon frère, que la décence ne me permet pas de tolérer que, sans votre aveu, un étourdi, sans principes, compromette la réputation d'une jeune personne dont l'éducation m'a été confiée.

LE CAPITAINE.

Oh ! je suis d'une colère !... Ce petit libertin ! oser lever les yeux sur ma fille ! Qu'il se présente à moi ; il verra, l'insolent, qui je suis ! il apprendra à me connaître !

SCENE V.

CHARLES, LE CAPITAINE, Madame DE BEAUSOL, AGLAÉ.

LE CAPITAINE.

C'est vous, monsieur; avez-vous encore quelque nouvelle impertinence à me débiter?

CHARLES.

Monsieur!

LE CAPITAINE.

Vous imaginez-vous qu'un homme de mon âge soit fait pour être le plastron des sottises d'un franc étourdi?

CHARLES.

Je ne vous paraîtrais point aussi coupable, si vous lisiez dans mon cœur, si vous connaissiez les motifs de ma conduite.

LE CAPITAINE.

Vous aviez des motifs pour me dire que ma fille avait l'esprit romanesque?

Madame DE BEAUSOL.

Il vous a dit cela?

LE CAPITAINE.

Oui, ma sœur. C'est sans doute par suite des mêmes motifs, que vous m'avez également honoré d'un brevet de folie, que vous vouliez m'éloigner de cette maison?

CHARLES.

J'avais perdu la tête; mais si vous me permettiez de me justifier....

Madame DE BEAUSOL.

Il vous prouverait son innocence.

CHARLES.

Oui, ma tante, je la prouverais.

LE CAPITAINE.

Cela serait curieux à entendre. Eh bien ! monsieur, parlez, je vous écoute.

CHARLES.

J'aime, que dis-je, aimer ? j'adore votre fille.

LE CAPITAINE.

Et pour preuve de votre amour, votre première démarche est de la calomnier dans l'esprit de son père.

CHARLES.

Si vous m'interrompez toujours, si vous jugez sur les apparences, j'aurai tort, certainement j'aurai tort.

LE CAPITAINE.

Au fait, monsieur, au fait.

CHARLES.

Vous arrivez, sans que l'on vous attende.

LE CAPITAINE.

Si vous eussiez été prévenu, vous eussiez mieux combiné votre plan?

CHARLES.

Assurément, monsieur. Vous dites que vous voulez emmener votre fille.

LE CAPITAINE.

Je n'ai point changé de résolution.

CHARLES.

Que vous voulez la marier à un de vos amis.

LE CAPITAINE.

Et cela vous déplaît?

CHARLES.

J'en mourrai.

LE CAPITAINE.

Propos de jeune homme.

CHARLES.

Et votre fille aussi.

LE CAPITAINE.

Joséphine est raisonnable et douce, elle verra que ce

mariage comble tous mes vœux, et elle obéira sans murmure.

AGLAÉ, *à part.*

Si je ne l'épouse point, elle ne l'épousera pas non plus.

CHARLES.

Ah ! monsieur, vous ne connaissez point Joséphine ; quand un cœur comme le sien s'est une fois donné, c'est pour la vie. Si vous l'aimez, vous résoudrez-vous à faire son malheur ? Vous la donnez, à qui ? à un vieillard.

LE CAPITAINE.

Puisque vous vous intéressez si fort à Joséphine, je suis bien aise de vous rassurer sur son sort ; l'époux que je lui destine n'est point un vieillard, il a tout au plus quarante ans ; il est aimable, bien fait, généreux, il a de la fortune.

CHARLES.

Eh bien ! monsieur, j'en ai peut-être plus que lui.

LE CAPITAINE.

Tant mieux pour vous.

CHARLES.

Si c'est ce motif qui vous détermine, accordez-moi la préférence.

LE CAPITAINE.

Vous m'insultez, monsieur.

CHARLES.

Grands dieux ! moi, vous insulter ! Que je suis malheureux ! Je pourrais vous insulter ! moi, qui donnerais ma vie pour vous ; moi, qui depuis long-temps vous ai donné le doux nom de père. Ah ! monsieur, j'ai perdu le mien ; mais j'espérais que vous le remplaceriez. Je me disais, Joséphine et moi, nous charmerons les jours de sa vieillesse, nous n'aurons de vœux que les siens, de félicité que la sienne. Il a l'ame sensible, nos cœurs sont faits pour apprécier ses vertus. Il nous aimera comme nous l'aimerons ; et c'est là le premier des biens : il ne laisse pas de regrets.

LE CAPITAINE.

Vous êtes pathétique, monsieur Charles.

Madame DE BEAUSOL.

Si vous l'écoutez encore, il ira jusqu'aux larmes; il joue le sentiment à merveille.

CHARLES.

Ah! ma tante, ce que vous dites là est affreux. Vous pouvez m'en vouloir....

Madame DE BEAUSOL.

Moi? pas du tout.

CHARLES.

Je n'aurais jamais cru que la haîne vous portât au point de me calomnier.

LE CAPITAINE.

Brisons là. Comme ma résolution est irrévocablement prise, vous me permettrez de la suivre; et pour vous ôter tout espoir de m'en faire changer, pour éviter entre vous et ma fille des scènes qui me déplairaient, je vous déclare que nous allons partir dans une heure.

AGLAÉ, *à part.*

Tant mieux.

CHARLES, *à part.*

Je suis perdu.

LE CAPITAINE.

Je ne quitterai point cette maison, ma sœur, sans vous remercier publiquement des obligations que je vous ai. Je ne tarderai pas à vous rembourser toutes les sommes que ma fille m'a fait passer.

Madame DE BEAUSOL.

Votre fille vous a fait passer de l'argent?

LE CAPITAINE.

Et en assez grande quantité. Ce ne peut être que vous....

Madame DE BEAUSOL.

Non, mon frère, je vous jure : c'est sans doute mon mari.

LE CAPITAINE.

Cela se peut.

Madame DE BEAUSOL, *à part.*

Il n'en fait jamais d'autres, M. de Beausol.

SCÈNE VI.

CHARLES, LE CAPITAINE, JACQUES, Madame DE BEAUSOL, AGLAE.

JACQUES.

Ah! tatigué, j'ai diablement couru. J'avons eu une fière alerte cette nuit; ils nous ont baillé terriblement de besogne; mais c'est égal, je les avons rattrapés : nous les ramenons tous les deux.

Madame DE BEAUSOL.

Qui, rattrappés? que veux-tu dire?

JACQUES.

C'est singulier comme vous avez l'air tranquilles, vous autres; vous ne savez donc rien?

Madame DE BEAUSOL.

Eh! non, nous ne savons rien.

JACQUES, *regardant les femmes.*

Il en manque une, ce sera celle-là.

Madame DE BEAUSOL.

Explique-toi donc!

JACQUES.

Je vais vous conter ça. Hier au soir, sur la brune, je vois une voiture arrêtée à la porte du parc; plus loin, dans l'ombre, un monsieur à cheval, planté comme une statue, immobile comme elle. Je cours conter ça à M. de Beausol, qui sommeillait sur le banc dans le jardin, à la porte du salon. Je le réveille, je dégoise ma chance. Il me répond en se frottant les yeux : Qu'est-ce que cela me fait? — Mais, monsieur. — Hé bien, va voir, et tu nous racon-

BIBLIOTHECA

teras cela demain matin. Comme il pouvait y avoir quelque risque, je parle de ça au valet d'écurie, à mon garçon et au garde-chasse. Nous nous postons tous quatre en sentinelles derrière la fenêtre de la remise, sans remuer non plus que des termes. Voilà l'horloge qui sonne; un moment après, voilà quelque chose de blanc qui s'achemine du château. Dame, la peur nous prend. C'est le revenant, dit Pierre. Oui, oui, oui, répétons-nous tout bas l'un après l'autre. Je nous blotissons, sans presque oser regarder. Voilà que cette manière de fantôme arrive jusqu'à la voiture. Un petit lutin qui l'accompagnait ouvre la portière; le fantôme entre; j'entends une voix de ma connaissance qui dit : C'est elle, fouette, postillon. La dame de crier : Arrête! arrête! au secours! La peur nous passe, quand je voyons que ce ne sont que des personnes. A cheval, dit Pierre, à cheval. Vîte j'en bridons chacun un. Sti-là prend une fourche; sti-là, une bêche; moi, mon vieux sabre; le garde, son fusil. Les fugitifs avaient de l'avance sur nous; ils gagnaient du terrein, pendant que je faisions nos préparatifs; mais nous nous trémoussons tant et si bien, qu'au bout du conte je finissons par les rattrapper. Le monsieur qui était devant veut faire le crâne; mais le garde, qui n'est pas manchot, lui détache un coup de bourrade qui le met à la raison. On fait tourner bride à la voiture; Pierre remplace le postillon; Colas et le garde escortent le jeune homme; et moi, qui galoppais devant, je viens vous annoncer l'issue de l'entreprise : ce n'est pas pour me vanter; mais j'avons joliment conduit cette aventure.

Madame DE BEAUSOL.

Quelle était donc la belle qu'on enlevait ainsi?

JACQUES.

Ce n'était pas vous, puisque vous voilà; ce n'était pas mademoiselle, puisqu'elle y est aussi.

Madame DE BEAUSOL.

Serait-ce Joséphine? Elle n'a point paru.

JACQUES.

Peut-être bien.

LE CAPITAINE.

Malheureux !

CHARLES.

Cela est faux.

JACQUES.

Je ne sais pas qui ; mais quelle qu'elle soit, elle peut se vanter d'avoir une bonne poitrine. Elle criait comme un diable, dans le premier moment ; mais ça n'a pas duré. Quand je les avons rejoints, elle ne disait mot ; tranquillement encapuchonnée dans son voile, elle ne bouge, non plus que si la chose ne la concernait pas.

SCENE VII.

CHARLES, LE CAPITAINE, JACQUES, SAINT-FIRMIN, Madame DE BEAUSOL, AGLAÉ, LE GARDE-CHASSE, UN PAYSAN.

S.-FIRMIN.

Lâchez-moi donc, insolens ; lâchez-moi donc. Je vous demande raison, madame, de l'impertinence de vos domestiques.

Madame DE BEAUSOL.

C'est M. S.-Firmin.

LE CAPITAINE.

Nous donnerez-vous, monsieur, le mot de cette énigme ?

S. FIRMIN.

Qui êtes-vous, pour oser m'interroger de la sorte ?

LE CAPITAINE.

La chose me touche d'assez près pour en avoir le droit. Sachez que je suis le père de Joséphine.

S.-FIRMIN, *d'un ton leste.*

Enchanté de vous connaître. Je me flatte qu'un mot va

nous mettre d'accord. J'aime votre fille, elle est folle de moi. Elle n'était pas heureuse dans cette maison, elle me fait proposer un enlévement; je suis le chevalier des belles opprimées, j'accepte; mais je suis galant homme; j'épouse: que pouyez-vous exiger de plus?

LE CAPITAINE.

C'est une calomnie affreuse; Joséphine est incapable....

S.-FIRMIN.

Il vous faut des preuves? En voilà. Lisez cette lettre: Vous connaissez, je le présume, l'écriture de votre fille?

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas là sa main.

Madame DE BEAUSOL.

Pardonnez-moi, mon frère.

AGLAÉ.

C'est Joséphine qui a tracé cet écrit.

LE CAPITAINE.

Je vais vous confondre tous. J'ai sur moi plusieurs de ses lettres.

CHARLES, *à part.*

Tout va s'éclaircir.

LE CAPITAINE, *montrant la suscription de plusieurs lettres.*

Voyez, ma sœur, voyez.

Madame DE BEAUSOL.

C'est l'écriture de Charles.

LE CAPITAINE.

Est-il possible!

CHARLES.

J'étais le sécrétaire de votre fille à son insu. Ses lettres vous auraient affligé, je les gardais. Tout ce qui partait de son cœur, je le transcrivais avec fidélité. Je n'aurais point eu l'art de la remplacer dans ces expressions si naïves, que l'amour filial lui dictait. Il n'appartient qu'aux femmes de donner à leurs expressions, ce charme indé-

finissable, que le talent n'imite point, et dont rien ne saurait approcher.

S.-FIRMIN.

Mais cette lettre ?

CHARLES.

Est bien d'elle, et n'était pas pour vous.

S.-FIRMIN.

Quoi qu'il en soit, la belle Joséphine est partie avec moi.

LE CAPITAINE, *frappant du pied.*

Lâche imposteur !

S.-FIRMIN, *s'ôte du milieu, va au coin à gauche.*

Retenez donc monsieur ; je n'aime pas les scènes.

SCENE VIII.

JACQUES, CHARLES, LE CAPITAINE, JOSÉPHINE, Madame DE BEAUSOL, AGLAÉ, S.-FIRMIN, LE GARDE et UN PAYSAN *dans le fond.*

S.-FIRMIN.

Mais, voici mademoiselle Joséphine : elle va vous donner le mot de l'énigme que vous me demandiez tout-à-l'heure.

LE CAPITAINE.

D'où viens-tu, ma fille ?

JOSÉPHINE.

De ma chambre.

S.-FIRMIN.

Cela est un peu fort.

LE CAPITAINE, *à S.-Firmin.*

Silence, monsieur.

S.-FIRMIN.

Je me tais.

LE CAPITAINE, *à sa fille.*

Tu ne m'as jamais envoyé d'argent ?

JOSÉPHINE.

Comment l'aurais-je pu ?

LE CAPITAINE.

Puisque c'est vous qui écriviez, monsieur Charles, vous ne refuserez point de me nommer la personne.

CHARLES.

Sans cette circonstance, croyez, monsieur, que vous l'auriez toujours ignoré. Ma première faute, si c'en fut une, me fit connaître votre position.... Mon oncle me payait une partie de mes revenus. Ah ! monsieur, quand on a de l'or, n'est-on pas trop heureux d'en pouvoir faire un honorable emploi ? Ce n'est pas celui qui reçoit, c'est celui qui offre sans craindre les refus, dont le sort est digne d'envie.

LE CAPITAINE.

Embrasse-moi, Charles.

JOSÉPHINE.

Ah ! que je suis contente !

SCENE IX.

JACQUES, CHARLES, LE CAPITAINE, JOSÉPHINE, DE BEAUSOL, Madame DE BEAUSOL, AGLAÉ, S.-FIRMIN, DEUX PAYSANS, LE GARDE-CHASSE.

JACQUES, *remontant le théâtre.*

Voici la fugitive. (*M. de Beausol est précédé d'un Paysan.*)

LE CAPITAINE.

C'est mon frère.

DE BEAUSOL, *en riant. Il tient le peignoir et le schall sur son épaule.*

Hé bien, c'est moi ; qui étais la jeune personne....

S.-FIRMIN.

Grand Dieu !

DE BEAUSOL.

Je n'aurais jamais cru que l'on m'aurait fait l'honneur de m'enlever.

S.-FIRMIN.

Quelle perfidie!

DE BEAUSOL.

Un bon père doit se sacrifier pour ses enfans : on m'avait dit que ma fille....

CHARLES.

Mon oncle, c'était une espiéglerie.

DE BEAUSOL.

Dont j'aurais dû me douter. (*Il met sur un fauteuil le voile et le peignoir.*)

S.-FIRMIN.

Dont je suis la victime.

CHARLES.

Mais qui désormais vous empêchera d'en faire.

LE CAPITAINE.

Charles, Joséphine est à toi.

JOSÉPHINE.

Que je suis heureuse!

CHARLES.

Ah! vous l'êtes bien moins que moi. Aglaé, vous devez m'en vouloir?

AGLAÉ.

Ah! mon Dieu, non.

CHARLES.

Vous ne dites pas cela de bon cœur : tenez, pour me prouver que vous me pardonnez.... (*Il est allé auprès de sa tante.*)

AGLAÉ.

Qu'exigez-vous?

CHARLES.

Acceptez ce que mon père vous donnait par son testament. Votre mère m'a rendu cet écrit; elle a lu dans mon

cœur, elle m'a rendu justice ; elle a voulu me laisser le plaisir de vous présenter moi-même ce gage de mon amitié. (*A madame de Beausol.*) Ma chère tante, ordonnez-lui de ne pas me refuser.

LE CAPITAINE.

Bien, mon fils; bien.

Madame DE BEAUSOL.

Embrassez-moi, mon neveu.

AGLAÉ.

Vous êtes bien espiègle !

LE CAPITAINE.

Mais il a bon cœur, cela répare tout.

S.-FIRMIN.

Tout peut se concilier à présent. Mademoiselle Aglaé....

CHARLES.

Le Capitaine a un ami à pourvoir, cet ami est jeune encore, il est aimable, spirituel, bien fait.

LE CAPITAINE.

C'est la vérité.

CHARLES.

Mandez-lui de venir : s'il peut plaire à ma cousine, si ma cousine lui plaît....

LE CAPITAINE.

Tu as raison ; qu'il épouse la fille ou la nièce.

CHARLES.

Il ne connaît ni l'une ni l'autre.

S.-FIRMIN.

Moi, je m'oppose à cet arrangement.

CHARLES.

M. S.-Firmin est trop aimable pour vouloir troubler le repos des familles.

S.-FIRMIN.

Pas de mauvaises plaisanteries.

LE CAPITAINE.

Si l'on vous traitait comme vous le méritez !

S.-FIRMIN.

Eh morbleu ! monsieur.

JACQUES.

Laissez-le dire, il n'est pas méchant du tout, j'avons vu cela ; il ne défend pas même les belles qu'il enlève.

(*Tout le monde rit.*)

S.-FIRMIN. (*Il va au milieu, d'un ton menaçant.*)

Qu'est-ce à dire ? Prétend-on me railler ici ? Je ne souffrirai point qu'on me plaisante en face. Vous me forcez à prendre un parti décisif. (*Enfonçant son chapeau.*)

LE CAPITAINE.

Et lequel ?

S.-FIRMIN.

Celui de me retirer. (*Il sort.*)

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, excepté S.-FIRMIN.

DE BEAUSOL.

J'ai joué un bien beau rôle dans toute cette aventure ! N'importe, je suis arrivé pour le dénouement. Mais je suis las en diable. Vous me permettrez, après tant de fatigue.... (*Il étend les bras.*)

LE CAPITAINE.

Quoi donc ?

DE BEAUSOL.

D'aller prendre un peu de repos. Bon soir, la compagnie.

FIN.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Pièces de Théâtre qui se trouvent chez MARTINET, *Libraire, rue du Coq, n° 15.*

Un Jeu de la Fortune, ou les Marionnettes, comédie en 5 actes et en prose, par Picard. 1 fr. 80 c.

Les Filles à marier, comédie en 3 actes et en prose par Picard. 1 fr. 50 c.

Le Parleur Eternel, comédie en 1 acte et en vers, par Ch. Maurice, 1 fr.

Les Consolateurs, comédie en un acte et en vers, par le même, 1 fr.

Une Soirée de Deux Prisonniers, ou Voltaire et Richelieu, comédie en un acte, mêlée de vaudev. par MM. D*** et D***. 1 fr. 20 c.

Le Salomon de la rue de Chartres, ou le Procès de l'An X, Revue épisodique, vaudeville en un acte, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Jean-Baptiste Rousseau, ou le Retour à la Piété Filiale, vaudeville en un acte, par Ernest et Bourguignon, 1 fr. 20 c.

Emilie, ou les Femmes, vaudeville en un acte, par Dubois. 1 fr. 20 c.

Molière chez Ninon, ou la Lecture du Tartufe, comédie en un acte et en vers, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Riquet à la Houpe, opéra-pantomime-féerie en trois actes. 75 c.

Chérubin tout seul, vaudeville en 1 acte, 30 c.

Césarine et Victor, ou les Epoux dès le berceau, comédie en 3 actes et en vers libres, par Desforges, 1 fr. 20 c.

Le Jeune Homme Enlevé, ou la Coutume Hollandaise, comédie historique en un acte, en prose, par Delœuvre, 1 fr. 20 c.

On trouve chez le même Libraire un assortiment de Pièces anciennes et modernes, et des Acteurs de tous les Théâtres, en différens costumes.

Du Théâtre-Français : *Damas*, dans Henri V; *Dugazon*, dans le Festin de Pierre et dans les Originaux; *Dazincourt*, dans les Fausses Confidences; *Talma*, dans Manlius Capitolinus, et dans Cinna; Mlle *Duchesnois*, dans Phèdre; défunt *Molé*, dans le Vieux Célibataire, etc.

Du Théâtre de l'Opéra-Comique : *Lesage*, dans M. Des-

chalumeaux; *Juliet*, dans Mikeli des Deux Journées; défunt *Dozainville*, dans Francisque, d'Une Folie, etc

Du Théâtre de l'Impératrice : Madame *Pelicier*, dans Thérèse de la Jeune Femme colère; *Clozel*, dans le Menuisier de Livonie et dans les Travestissemens, etc.

Du Théâtre du Vaudeville : *Duchaume*, dans Fanchon la Vielleuse; *Chapelle*, dans la Danse Interrompue, etc.

Des Théâtres de la Porte-S.-Martin, de Montansier, de l'Ambigu-Comique. *Talon*, dans Furet de la Fausse Marquise; dans Vendredi de Robinson; dans Turlututu de Frédéric à Spandau; dans la Forteresse du Danube. Mlle *Bourgeois*, dans Richardet et Bradamante; *Philippe*, dans Caroline et Dorville, dans Eginhard du Solitaire de la Roche Noire, et dans Ramire ou le Fils naturel; *Joigny*, dans Conrad des Chevaliers du Lion, et dans l'Hermite de la Sierra-Moréna; madame *Baroyer*, dans la Mère Billaut des Chevilles de Maître Adam; *Dubois*, dans Billaut de la même pièce, et dans M. Spitt de la Jolie Parfumeuse; *Brunet*, dans M. Vautour, dans la Fille Jokey, dans les Aveugles-Mendians, dans le Niais de Sologne, dans la Nuit d'Auberge, et dans l'Intrigue dans la Hotte; *Tiercelin*, dans le Suicide de Falaise, dans le Chaudronnier de Saint-Flour, dans le Savetier de Chartres, dans Philippe des Aveugles-Mendians, et dans Vadé à la Grenouillère; *Joly*, dans le Pont des Arts; *Bosquier-Gavaudan*, dans le Diable couleur de Rose; *Stokleit* dans la Forêt d'Hermanstad; *Millot* et Mlle *Gerard*, dans la même pièce; *Melcourt*, dans Gilles-James de Charles, ou les Dangers de l'Inconduite; *Tautin*, dans l'Homme à Trois Visages, et dans la Forêt d'Hermanstad; *Defresne*, dans Edmond de Tékéli; *Ozanne*, dans Gibraltar; *Banage*, dans la Famille Vémtienne; *Vigneaux*, dans Félicio, de Dago, ou les Mendians d'Espagne; *Marty*, dans Rodolphe de Sobiesky, etc.

Nota. Ces Gravures sont de grandeur à être mises à la tête des Pièces, et se vendent 30 centimes chacune.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

L'Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres, 3e année, 1806, 1 vol. in-18, 2 fr.; faisant suite à la première année de cet ouvrage, publiée en germinal an 11, du prix de 1 fr. 50 c.; et à la seconde année, publiée en germinal an 13, du prix de 1 fr. 80 c.

566 143

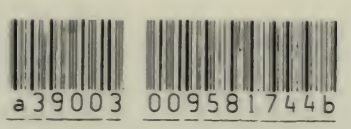
Méthode simple et facile pour apprendre rapidement et sans confusion la Musique, suivie des Principes du Violon, et de l'Indication des termes italiens les plus usités pour l'Explication du mouvement, etc., avec planches, par F. M., ancien professeur de Musique, 1 vol. in-12, 1 f. 50 c.

Charadiste (le) de Société, ou Recueil de Charades nouvellement composées sur tous les substantifs français qui y sont propres, et qui sont d'un commun usage dans la conversation, 1 vol. in-12, 1 fr. 20 c.

Satyre contre les Femmes, par D., brochure in-8., avec une figure, 75 c.

La Vie et les Opinions d'un Bijou, ouvrage posthume d'un Bijou cosmopolite, écrit par lui-même, et trad. de la langue du Congo, par M***., 2 vol. in-18, 1 fr. 80 c.

Charles et Cécilia, ou le Suicide, par l'auteur de Montalais et Héléna, 3 vol. in-12, 5 fr.


a39003 009581744b

PQ
1981
.D8E8
1806